



LE SYMBOLISME

REVUE BIMESTRIELLE

Fondateur : OSWALD WIRTH

N° 374

AVRIL-MAI 1966

La DIRECTION. — Projets d'avenir	193
Marius LEPAGE. — Les amis de Rabelais	194
Jean MOURGUES. — Evangiles (II)	197
Gilles FERRAND. — Une sculpture vénitienne	227
H.S. JANSMA. — La charte de Cologne	249
Jean CLERBOIS. — Passé à l'Orient Eternel	259
Henri-John OSTIAK. — Propos sur la sagesse	275
Camille SABOURIN. — Les pierres qui parlent	285
4 planches hors-texte.	

DIRECTION :

Marius LEPAGE

23, rue André-de-Lohéac, 53 Laval

Tél. (42).90.13.82

Le numéro 7.00 F

ABONNEMENTS

L'abonnement annuel comprend cinq numéros de quatre-vingt-seize pages, A PARTIR D'OCTOBRE, ou trois numéros simples et un numéro double.

France et Pays associés :

Envoi sous bande	30.00
Sous pli fermé	35.00

Etranger (Union Postale) :

Sous bande	34.00
Sous pli fermé	46.00

Adresser les abonnements à :

M. Marius LEPAGE, 23, rue André-de-Lohéac,
53 LAVAL. Compte chèque postal : RENNES 1320-79
ou chèque bancaire.

Pour la Suisse et les Pays scandinaves, voir p. III
de la couverture

Prix du numéro simple : 7.00 F

Dépositaires :

LIBRAIRIE « ARYANA », 18, des Quatre-Vents, PARIS 6^e.
LE BIBLIOMANE, 2, avenue Trudaine, PARIS 9^e.
EDITIONS DE « LA CLÉ DE VOUTE », 62, rue Nationale, PARIS 13^e.
LIBRAIRIE VÉGA, 175, boulevard Saint-Germain, PARIS 6^e.
LIBRAIRIE BUSSIÈRE, 34, rue Saint-Jacques, PARIS 5^e.
LIBRAIRIE « LA TABLE D'ÉMERAUDE », 21, rue de la Huchette,
PARIS 5^e.
LIBRAIRIE EDITIONS TRADITIONNELLES, 11, quai Saint-Michel,
PARIS 5^e.
LIBRAIRIE « A VOTRE SERVICE », 10, rue Bleue, PARIS 9^e.
LIBRAIRIE DES ARCHERS, 13, rue Gasparin, 69 LYON 2^e.
LIBRAIRIE « L'INCUNABLE », 16, rue Nazareth, 31 TOULOUSE.
LIBRAIRIE « ORIENT ET OCCIDENT », 17, rue Falque, 13 MARSEILLE.
LIBRAIRIE VAN DE GRAAF, 53, rue Malibran, BRUXELLES 5
(Belgique).

PROJETS D'AVENIR...

LE SYMBOLISME. — Depuis longtemps, beaucoup d'abonnés demandaient — même au prix d'une légère augmentation de l'abonnement — une amélioration dans la présentation de la Revue. Après étude des frais à engager, nous nous y sommes résolu. A partir d'octobre prochain — début de l'année 1966-1967 — l'abonnement sera augmenté de 5.00 F pour toutes les catégories, sous bande ou sous pli fermé.

Mais :

Chaque numéro comportera quatre pages hors-texte, sur papier spécial, permettant la représentation des photographies dans de bonnes conditions. Dès le présent numéro, vous trouverez un exemple de ce que nous nous proposons de vous donner régulièrement, et même, si possible, y compris le prochain numéro à paraître : numéro double juillet-septembre. En outre, les publications seront cousues au lieu d'être agrafées.

De ce fait, l'abonnement devient : sous bande, 30 F ; sous pli fermé, 35 F. Pour l'étranger : sous bande, 39 F ; sous pli fermé, 51 F.

Le numéro sera vendu, chez les libraires, au prix de 7 F l'exemplaire.

TAROT DES IMAGIERS. — Les grèves multiples qui ont retardé la publication du présent numéro ont eu aussi une répercussion désagréable sur la publication du « Tarot des Imagiers ». Le volume ne paraîtra pas avant le mois de septembre, d'autant plus que l'éditeur qui s'est chargé de la réédition tient à sortir un ouvrage en tous points impeccable. Les conditions de présentation et de vente vous seront fournies dans le prochain numéro. En outre, nous pensons que chaque abonné en sera directement averti par pli spécial.

Ayez confiance, aidez-nous, et « votre » Revue sera pour vous de plus en plus attrayante dans la forme et précieuse dans la pensée traditionnelle, qu'elle se doit de maintenir sous peine de manquer à son devoir.

La Direction.

LES AMIS DE RABELAIS

par Marius LEPAGE



PLUSIEURS études et ouvrages ont été consacrés à Rabelais — initié. — Entre autres par notre regretté Frère, l'érudit Probst-Biraben, et par Léo Mérigot (1).

Mais, il faut vivre Rabelais pour en mieux comprendre l'esprit. Et, pour le « vivre » pleinement, rien ne vaut un pèlerinage à son petit manoir natal, « la Devinière », proche Chinon, en Seuilly.

Acquise par le département d'Indre-et-Loire, sagement restaurée par l'Administration des Beaux-Arts, la Devinière est un des plus curieux lieux de pèlerinage littéraire et initiatique que je connaisse. Bien sûr, il est agréable de voir d'anciennes et rares éditions de Gargantua et Pantagruel. Plus émouvant encore, peut-être, d'admirer des éditions modernes en anglais, en allemand, en italien, en russe, en chinois ou en japonais. Rien ne montre mieux, à travers la diversité des caractères typographiques et des langues, l'universalité spirituelle d'un des tout pre-

(1) *Probst-Biraben*. « Rabelais et les Secrets du Pantagruel. » Editions des Cahiers astrologiques. 27, Bd. de Cessol. 06. - Nice. « l'Hermétisme de Rabelais et les Compagnonnages » (le Symbolisme. Juin 1949. p. 259).

Léo Mérigot. « Rabelais et l'Alchimie ». Cahiers d'Hermès. n° 1. (1947) Revue disparue. Editée par « la Colombe », n'a eu que deux numéros.

miers maîtres de la langue française. Mais, si un jour vous allez à la Devinière, n'oubliez pas d'emporter avec vous « *la Vie Inestimable du Grand Gargantua, père de Pantagruel, jadis composée par L'abstracteur de quinte essence, Livre plein de pantagruélisme* » En compagnie de messire Alcofribas Nasier, suivant de près « *la Vie très Horrificque du Grand Gargantua* », vous monterez le petit chemin qui mène à la Devinière. Le manoir, avec son ancien pigeonnier, son escalier aux pierres creusées par des millions de pas, ses chambres en clair-obscur, n'a guère changé depuis que vers l'an 1483 Gargamelle mit au monde, prématurément semble-t-il, à la suite d'une indigestion provoquée par un penchant trop marqué pour les tripes du chinonnais, un enfant qui fit frémir la joyeuse assemblée, dansant sur l'herbe du pré le plus proche. Car, point ne pleurait comme le font habituellement les nouveau-nés, mais criait à plein gosier : « A boire, à boire... ». Tellement qu'on l'entendit de tous les pays aux alentours, de la Roche-Clermault à Seuilly, et même bien au delà.

Ne lâchez point votre livre, montez une rude échelle qui vous mènera dans une sorte de mansarde. Une petite fenêtre ouverte sur la campagne vous révèle soudainement le panorama tourangeau de la guerre picrocholine. Il vous suffit de feuilleter les pages, comme vous le feriez d'un Guide moderne... Voici le gué de Vède et la prairie de la Saulaye... la Roche-Clermault et ce qui reste de son château... Lerné et ses fouaces... l'abbaye de Seuilly, où Frère Jean des Entommeures fit grand massacre des ennemis qui la mettaient à sac...

Le paysage n'a guère changé, sous le tiède ciel de Touraine, dans ce petit coin écarté des grandes voies

de communication, mais cependant d'accès facile.

Si vous êtes d'humeur aventureuse, ou simplement curieux, continuez votre promenade, en voiture cette fois. Dans un rayon de vingt kilomètres autour de la Devinière, tout vous parlera de Rabelais, en écho à Rabelais qui vous parlera de tout. Si bien que, l'un poussant fraternellement l'autre, vous réunirez dans un même esprit et un même pays Balzac et Rabelais.

Cette mirifique et enrichissante découverte, nous la devons à une société fondée en 1948, l'« Association des Amis de Rabelais et de la Devinière ». C'est elle qui a contribué pour une bonne part à la restauration de la Devinière, qui a organisé le Musée Rabelais, acheté ou obtenu les pièces les plus rares, livres, meubles, gravures... Tous les ans, le premier Dimanche de Mai, elle organise une excursion, sorte de promenade-pèlerinage rassemblant tous ceux des « Amis » qui peuvent y participer.

Elle accueille, moyennant une contribution minime, donnant droit au service du Bulletin annuel, tant les individus que les « personnes morales », de tous les pays et de toutes les conditions.

Derniers venus au sein de cette confrérie, la Loge « Ambroise Paré » (Laval) et le Directeur du « Symbolisme » se devaient de vous en signaler la glorieuse existence et l'inlassable activité. Ils espèrent bien vous y retrouver pendant de nombreuses années, un premier Dimanche de Mai, mangeant une fouace et humant un plot dans une pieuse communion en esprit avec le Maître Alcofribas (2).

(2) « les Amis de Rabelais et de la Devinière », 9, rue Giraudeau, (37) Tours. Cotisation annuelle : 6 F donnant droit au service du Bulletin. C.C.P. 1226-95. Nantes.

Evangiles

II

par Jean MOURGUES



APPARITION du christianisme n'est pas plus spontanée qu'aucune création matérielle ou spirituelle. En fait, tout semble se passer à l'échelle humaine comme pour l'individu, comme peut-être pour la matière. Une polarisation s'opère autour d'un noyau. Cristallisation des minéraux, prolifération ordonnée des cellules vivantes, organisation sociale. On peut certes distinguer des modes dans cette suite de groupements. Par exemple l'organisation sociale peut se faire à partir du besoin, de la peur, de l'amour ou de la liberté. Mais on peut dire que la polarisation n'est possible que si correspond à l'exigence du noyau une attente de ce qui constituera l'organisme. Le chaos est ordonné, mais cette ordination qui peut s'opérer sur différents plans, ne le peut que parce que chaos lui-même est ordonnable.

Le dieu de la Genèse intervenant dans la création pose une dualité — lui et la création — qui demeure

irréductible. Le Christ a pour fonction de résoudre cette dualité. Il est le noyau d'une polarisation nouvelle. On distingue d'ailleurs sans trop de difficulté ce qui, dans la religion chrétienne, est d'apport ancestral et traditionnel, et ce qui constitue l'effort de réharmonisation, de dépassement. Elle représente une tentative d'élargir le milieu humain aux dimensions de la terre connue. Et cela par les valeurs affectives. Mais elle porte en elle, encore mal comprise à l'heure actuelle, la possibilité d'une transposition, sur le plan de la vie spirituelle des valeurs harmonisatrices de la vie universelle.

Ce qu'il faut retenir, c'est que toute transposition renouvelle et conserve à la fois les facteurs organiques de l'harmonie antérieure.

Le message chrétien n'est pas seulement celui de l'Évangile. Il est vécu par les hommes et reformulé par les églises. D'où il résulte des changements de perspectives significatifs.

Toutefois, tel qu'il est accueilli de nos jours dans les esprits ordinaires, il conditionne des pratiques et des rites, beaucoup moins fortement une morale, et très faiblement une conception philosophique ou métaphysique. On pourrait affirmer qu'il atteint ce degré de sclérose que le Christ rencontrera parmi les israélites ; mais il faut bien marquer la possibilité d'une résurrection. Que le judaïsme ait pu inspirer le message chrétien, c'est le signe que le christianisme peut, à son tour, nourrir une autre source de vie et de vérité.

Considérons d'abord sur le plan horizontal, puis sur le plan vertical, les données de la tradition. Au premier degré nous rencontrons les mystères de la

naissance, les pouvoirs miraculeux et le rythme naturel solaire. Tout ce qui nous vient d'un au-delà, que nous subissons, que nous oublions, mais qui constitue la structure même de notre comportement élémentaire ?

Au deuxième degré, ce sont les tentatives d'explications et de constructions à l'échelle humaine, la psychologie de l'individu dans ses rapports avec la famille et le monde, la mythologie, et enfin le rythme de la vie humaine. Tout ce qui nous paraît accessible, tout ce qui semble nous concerner particulièrement, ce que nous pouvons avoir l'illusion de maîtriser et de diriger.

Au troisième degré, nous découvrons ce qui nous dépasse, le mystère de l'inaccessible qui cependant nous oriente, nous conditionne et constitue notre vérité. C'est le mystère de la mort, c'est l'ensemble des traditions dites « initiatiques » qui se découvre à nous, c'est le rythme des choses divines. En somme, ce sont les vérités entrevues mais jamais atteintes.

Ce parallélisme s'établit par référence aux significations de l'être. Naissance, vie et mort. Mais on peut en définir un autre par référence au développement de la vie intérieure : de la totalité à l'unité, de la forme à l'idée, de l'erreur concrète à la vérité abstraite.

C'est évidemment la forme qui peu à peu se dégage d'un chaos où ni erreur ni vérité ne peuvent se concevoir, mais c'est que la forme est à la fois totalité et unité, concrète et abstraite, apparence et réalité. C'est la loi de l'être en tant qu'existant. Nous la trouvons dans le développement, de la conception à la résurrection, de l'être singulier qu'est

l'homme. Nous la suivons dans le rythme des astres et de la nature entière, dans la naissance, la croissance et le déclin des sociétés et des civilisations. Nous la découvrons dans ces pratiques et ces croyances qui conduisent de la magie à l'illumination, du pouvoir équivoque du sorcier ou du thaumaturge à la science efficace du mythe et à la connaissance, de la superstition à l'initiation.

Toutes ces distinctions d'ailleurs parfaitement illusoire dans la mesure même où la réalité échappe nécessairement à l'analyse.



L'évangile est naturellement le livre de l'enfance : celui de l'apparition merveilleuse de l'être, celui de la promesse, de l'espérance et de la foi.

Toute naissance est obscure. Et en même temps signe de lumière. Cette étable où naît Jésus, cette crèche, c'est le lieu de rencontre de l'animalité et de l'humanité ; c'est l'humble caverne, la grotte de nos premiers ancêtres ; c'est, bien sûr, le symbole de la matrice, lieu sacré de toute gestation. Mais elle est aussi la voûte radieuse où paraît le soleil après la nuit d'hiver. Elle est le cœur même de l'amour qui n'a besoin pour éclater que d'une apparition et d'une espérance.

Nous n'en savons pas plus sur la naissance que ceux qui ont accepté cette image à la fois radieuse et banale d'une crèche où la paille a le reflet de l'or et où chacun se tait devant le seul miracle. Après toutes nos études, et la découverte des gènes et des chromosomes, bien malin qui dira comment se réin-

carne l'esprit. Que ce ne soit pas une chose séparée, que ce ne soit même pas une chose mais une fonction, il n'empêche que son apparition n'est pas expliquée. Il surgit, semble-t-il, du néant. C'est la lumière qui apparaît dans les ténèbres.

Cette apparition est essentielle, et les prêtres n'y sont pour rien. Il faut souligner cette absence si lourde de sens, et que la toute-puissance de l'appareil ecclésiastique n'a pu combler. La vie spirituelle authentique n'a que faire d'intercesseur entre elle et l'homme favorisé où elle se manifeste.

La hiérarchie religieuse est une hiérarchie d'ordre temporel. Elle ne détermine ni ne définit en aucune façon une hiérarchie des valeurs spirituelles. Ces valeurs spirituelles s'ordonnent toutes à partir du moment où paraît la lumière. « Ouvre les yeux et vois ». Toute psychologie, toute philosophie, toute métaphysique se ramènent à l'apparition soudaine de la conscience de soi et du monde. Le point de départ n'est peut-être pas le « je pense, donc je suis » de Descartes, mais le « je suis », l'affirmation de soi.

Cette affirmation suffit à elle seule à créer un pôle nouveau d'attraction, une ordination spontanée autour de cette liberté qui s'incarne et renonce à elle-même pour devenir la loi du monde. Que l'on considère le Christ comme un envoyé de Dieu, comme le symbole de l'incarnation de l'esprit, comme l'image, le mythe de la condition humaine, on ne peut échapper à cette évidence : l'homme ne s'élève au-dessus de lui-même que dans la mesure où il assume progressivement l'ordre universel. Et cet ordre qui le dépasse mais auquel il aspire comme à la seule réalité, c'est ce que certains appellent Dieu, mais

c'est surtout la certitude d'une signification possible de l'existence.

Le fait même de naître est un démenti préalable à l'absurdité de l'existence. Car la naissance donne un sens à l'univers. Que Marie, la mère, la terre, soit vierge, c'est l'expression évidente du commencement absolu constitué à partir de la naissance, naissance de l'être, apparition de la conscience, création artistique, conception d'une idée. Rien ne précède la révélation du Christ sous la forme d'un enfant nouveau-né dans la crèche, mais tout commence là.

C'est cette cause qui est cause de soi que nous avons des difficultés à comprendre. Et pourtant nous ne pouvons échapper à la nécessité de l'admettre. Le problème le plus contraignant, le nœud le plus difficile à trancher, c'est celui de l'existence qui s'offre à nous sous la forme d'une naissance répétée et multipliée et qui cependant est identique à elle-même et éternelle. Dire qu'en fait la vraie création s'opère avec l'esprit ordonnant l'univers, c'est la suggestion que nous offre le message chrétien. C'est une attente qui tout à coup se trouve comblée, une nuit qui s'éclaire, une vérité qui prend forme et qui devient sensible.

L'incarnation, c'est proprement la création. La rencontre du chaos et de la conscience, voilà ce qui constitue notre univers. Mais quel est le sens de ce qui précède et de ce qui suit ? Cela nous échappe. Et cela importe peu car nous vivons en pleine création, nous sommes la création même. Il n'y a ni avant ni après, ou, plutôt, avant et après n'ont pas de sens pour l'humanité. Ne disons pas que nous ne vivons que dans le présent. A notre échelle

c'est une absurdité, mais disons que l'univers vit dans le présent de l'humanité. C'est l'humanité toute entière qui est la conscience et la loi de l'univers.

C'est pourquoi la naissance du Christ dans la crèche est le symbole de toute aurore et la promesse de toute clarté. Car il est l'image de la lumière qui se fait en nous au moment où nous prenons place d'homme dans la communion humaine.

Et c'est cette lumière qui nourrit la ferveur de tous, et fournit à chacun une voie vers le salut. Il n'est pas possible d'espérer sans la foi, et la seule foi possible c'est la foi en l'ordre du monde. Ordre inintelligible, si l'on veut, ordre cruel pour les faibles, impitoyable pour les forts, ordre aveugle et muet, mais ordre suprême. Cet ordre, c'est l'image de notre moi dans l'univers, c'est la gravitation autour de l'immuable conscience de l'unité, de toutes les formes, de toutes les forces, de tous les inconnus, c'est la création continue du vrai par l'incarnation.

Qu'on l'adore ou qu'on le haïsse, il est ; qu'on le reconnaisse ou qu'on le nie, il s'impose ; qu'on l'ignore ou qu'on l'étudie, il est la loi de notre univers humain.



L'évangile est le livre de l'enfance ; il est aussi celui de l'adolescence. La profonde expérience ancestrale s'y exprime en une psychologie symbolique dont nul ne peut ignorer la valeur. Ou, du moins, dont n'ignorent la valeur que ceux dont la croyance est à ce point rigide qu'elle interdit toute compréhension.

Chaque fois que les données humaines sont prises

comme absolus, elles se révèlent trompeuses, parce qu'elles ne sont pas et ne peuvent être à elles seules la vérité. Mais si elles sont prises comme signes, alors tout s'éclaire ou, mieux, elles éclairent les aspects particuliers de l'être dont elles sont l'expression.

On a dit de l'évangile qu'il était la bonne parole. D'autres ont dit qu'il était « la parole », et le substantif sans épithète est évidemment plus impératif. Or, comment comprendre ce mépris de la mère — et de la maternité — comment admettre ce silence sur les morts, comment accepter ce goût de cendres, ce désespoir qui accompagne en contrepoint l'apparente sérénité de Jésus ?

Il est difficile de faire une œuvre sans renoncer à ce qui asservit, limite et légitime. Toute création est avant tout un refus du réel, une évasion, une affirmation de nature étrangère à celle qui vous contraint et dont on n'a pas découvert les profondeurs. Pour user d'une intuition lumineuse, ce que repousse Jésus, c'est la mère : cette occasion, cette forme fortuite, ce véhicule inconscient de ce qui est la réalité suprême. Mais ce que Goethe a nommé d'un pluriel révélateur : les Mères, voilà celles que l'adolescent doit approcher, et, s'il le peut, connaître. Le refus de l'immédiat, de l'apparent, du formel pour accéder à l'essentiel, à l'obscur, à l'éternel.

Les problèmes posés aux groupements humains par l'adolescence sont des plus sérieux et des plus importants pour l'avenir du groupe. L'enfance est une espérance, une promesse évidente de renouvellement, de perpétuité, de salut. L'adolescence est une négation, un démenti, la révélation douloureuse de la médiocrité charnelle et passionnelle. Il y a

dans tout adolescent une force qui se retourne contre les conditions mêmes de l'être ; une connaissance trop lucide de son impuissance, de l'artifice des rites et des croyances du groupe, de la médiocrité trouble de sa propre nature. L'adolescent doit se détacher, doit conquérir cette autonomie qui lui donnera sa raison d'être. Mais ce détachement, cette conquête sont douloureux parce qu'ils sont la découverte de la solitude au niveau de l'être. Jésus c'est, par dessus tous les hommes, le solitaire. C'est en ce sens que l'évangile est le livre de l'adolescence.

Les psychanalystes diraient que le refus de la mère et l'imitation du père sont les conditions de l'accession au monde des adultes, et cela l'évangile l'enseignait déjà ; mais les psychanalystes n'auraient peut-être pas osé accomplir le chemin qui, du désespoir à la solitude et de la solitude à la mort, conduit l'enfant par l'illusion vers les réalités, par la promesse vers la vérité, par la servitude vers la liberté.

L'illusion, c'est ce mensonge dont toute société humaine couvre ses angoisses, ses tares, ses abîmes. Il n'est pas d'adolescent qui ne souffre de cette hypocrisie dont les adultes font une vertu. L'adolescence, ce n'est pas la bonne conscience, au contraire, c'est la mauvaise conscience ; mais ce n'est la mauvaise conscience de l'individu que parce qu'il est encore trop faible pour prendre à son compte la faiblesse des autres.

Il n'est prêt au sacrifice que par dégoût de soi ; il n'est prêt à la lutte que par orgueil. Désespéré ou glorieux, l'adolescent croit encore trop à ces valeurs qu'il juge inaccessibles. Cette croyance, cet attachement, cette adhésion au transitoire, c'est l'origine de la déception brutale que connaissent tous ceux

qui ont eu quelque générosité de cœur et d'esprit. Parce qu'il ne peut atteindre à l'absolu, le jeune homme finit par reconnaître que tout est mensonge. Or, il n'est pas assez dépouillé de ses propres exigences charnelles pour découvrir, dans cette universelle illusion, le seul absolu véritable.

Ce qui devrait retenir l'attention sur cette période trouble de l'adolescence, c'est le silence des évangiles sur les années de la vie de Jésus qui ont précédé son action dans le monde. La naissance de Jésus, si elle est assez discrètement traitée, n'en a pas moins pris dans la liturgie chrétienne et dans le monde profane, une place et une signification considérables. Mais les années de gestation, celles durant lesquelles Jésus s'est heurté aux difficultés matérielles, morales et spirituelles qui s'offrent à l'intégration d'une personne dans un univers qui se veut clos, ne laissent pas de témoignages.

C'est que toute période transitoire n'a de signification que par celle qui la suit. Le seul symbolisme possible de ces moments de folies, tant individuelles que collectives, c'est l'obscurité et la marche à tâtons, à reculons, dans l'inquiétude. Les individus comme les sociétés n'ont pas conscience des voies qui seront révélées par l'action et la durée. La connaissance absolue nécessaire à cette science de la nuit, est-elle désirable, est-elle possible ? La question ne peut avoir de réponse. Cette obscurité, cette incertitude, cette période trouble de l'adolescence des individus et des groupes sociaux, c'est la place où se découvre la liberté ; car la liberté est peut-être moins une réalité qu'une chance laissée à l'esprit.

Entendons que d'une part l'esprit saisit l'univers par l'emprise mécanique et nécessaire de la causa-

lité ; que d'autre part l'erreur résulte de l'exercice du mécanisme de l'esprit en marge des données sensibles ; et qu'en conséquence l'ignorance, la nuit, le trouble, la confusion, dans la mesure où ils sont reconnus comme tels, peuvent être des moments difficiles, mais en aucun cas dangereux pour l'avenir humain. Car on ne peut rien construire sur le vide de ces périodes troubles. Et par ailleurs elles réduisent à rien les illusions, les modes, les efforts de l'imaginaire pour se substituer au vrai.

Le renouvellement c'est le fruit de l'oubli. Mais c'est aussi la revalorisation de richesses oubliées. L'humanité, comme l'individu, vit sur des trésors enfouis dont elle n'utilise qu'une faible partie. Cette richesse qui soudain se trouve mise au jour et sur laquelle se fonde une nouvelle espérance, d'autres sans doute l'avaient reconnue. Quand Jésus dit qu'il ne vient pas abolir la loi, mais l'accomplir, il prend à son compte tout le passé humain. Mais de même qu'il lui donne un sens par son insertion dans un moment du développement historique, chacun de nous retrouve dans la nuit de l'espèce et de l'individualité la matière d'une existence originale qui s'insèrera dans le tissu humain.

Alors que l'enfant est une certitude de survie, l'adolescent est le plus souvent le signe d'une déchéance prochaine. Cependant l'esprit ne peut s'élever que sur des ruines. Car il ne se lie à aucune forme, à aucun système, à aucune construction d'ordre moral, politique, intellectuel ou religieux, ou, s'il le fait, il disparaît, et avec lui l'humanité dont il était la flamme vivante. L'apparition de l'enfant c'est une promesse, une confirmation, une assurance pour la foi. Or cette foi ne peut s'assurer d'elle-même ; elle

ne peut avoir d'objet sans renier ses chances de survie ; c'est en ce sens que l'adolescence, qui confirme les chances de la foi mais se refuse à lui donner forme et sens, est le moment dramatique pour les hommes. Quel est le père qui ne s'est trouvé renié ; quelle génération d'adultes qui ne soit indignée de l'immortalité de la jeunesse ; quel fils généreux qui n'ait furieusement été prodigue ?

Sur le plan spirituel il n'en va pas autrement et les vérités naissent de la nuit et non des vérités déjà connues et reconnues. C'est notre chance d'éternité que cette impossibilité où nous sommes de reposer notre foi sur une certitude. Et cette chance, ce n'est pas la naissance d'un être, d'une idée, d'une œuvre qui nous l'assure, c'est l'impossibilité de l'être à prendre forme, de l'idée à trouver sa preuve, de l'œuvre à atteindre sa perfection ; cette chance, c'est la négation, — le nihilisme — de la jeunesse de la chair comme de l'esprit qui nous l'apporte. Mais que peut-on en dire, de cet âge incertain ? Où en est-il question dans les évangiles ? Quel silence éloquent sur le second mystère de l'être !



La personnalité du Christ éclate tout à coup et s'impose à l'histoire. C'est évidemment un effet de perspective saisissant. En fait, c'est parce qu'une civilisation dispersée, incohérente, une société dissoute se survivaient dans le bassin méditerranéen que l'unité qui s'est constituée autour du Christ apparaît comme une ère nouvelle. L'esprit met en ordre, il ne crée pas. Mais l'ordre de l'esprit c'est la création même. Aucune autre n'est concevable.

Ce qu'il faut souligner c'est que l'ordre militaire échoue toujours, mais cherche toujours à s'affirmer avant l'ordre spirituel. Peut-être parce qu'il est plus élémentaire, plus facilement compris, plus immédiatement efficace aussi. Mais son échec est inévitable parce qu'il ne peut survivre à ses moyens. Une société militaire ne peut se renouveler que de l'extérieur et se refuse cependant à toute incorporation d'éléments de caractère étranger au sien propre. Peut-on suggérer que Napoléon et Hitler ont tenté d'ordonner une société en rupture de chrétienté qui n'a pas encore trouvé le sens de son harmonie future, comme Auguste et César avaient tenté d'ordonner le monde romain, en vain eux aussi ? Toutefois, il serait faux de croire que l'action de contrainte exercée par les militaires est tout à fait inutile. Elle impose des formes, des législations, des ruptures de circuits, des déchirements nécessaires. Mais la société ne peut se recréer que par la foi des individus dans les valeurs dont elle se réclame. Aussi l'action violente mettant en forme certaines exigences prépare leur assimilation par les masses ; mais pour que la société s'organise, il faut l'intelligence de l'ordre futur et l'amour de la vie, ce qui ne peut être l'effet que d'une action spirituelle.

En quoi l'action spirituelle du Christ était historiquement opportune. On peut le résumer dans le mot : esclavage. Une société économique se justifie par des nécessités d'ordre moral. Or, qui croyait encore à l'animalité de l'esclave et à la supériorité du maître, romain ou non ? A partir du moment où tout le monde se demande pourquoi un homme ne valait pas un homme, l'esclavage n'avait plus de justification. Remarquons que son utilité économique

n'est en aucune façon discutée. Il faut des travailleurs, et, quel que soit le nom qu'on leur donne, ils sont liés à leur fonction. Ce qui changea, c'était un champ de forces semblable au champ magnétique autour d'un aimant. Alors que les hommes dispersaient leurs élans, leurs amours, leurs espoirs, leurs fois, voilà que s'opérait une possibilité de convergence universelle. Tous les hommes étaient orientés vers les mêmes valeurs, au moins virtuellement. Et certes, l'action temporelle du Christ n'aurait pas suffi à créer cette convergence. Elle en fut seulement l'illustration. Car, comme il le dit lui-même : « Tout vient du Père ».

Avant de préciser cette fonction qui est proprement celle de l'adulte et qui donne aux évangiles leur portée morale, il n'est pas sans intérêt de souligner que, de nouveau, se pose le problème de la convergence des valeurs humaines. De leur convergence ou de leur divergence.

Il est vraisemblable en effet que l'égalité entre les hommes proclamée d'abord dans l'au-delà, puis sur la terre, n'est qu'une valeur morte. Ceux qui y croient ont cessé de se comporter comme s'ils y croyaient. Une hiérarchie se constitue, une hiérarchie nouvelle, non plus fondée sur la force, mais sur une certaine forme de l'esprit.

Comme toujours, la mission de l'esprit c'est de convaincre que ce qu'il y a de meilleur c'est la nécessité. Les réalités ne changent pas, mais le sens que les hommes leur donnent ; et c'est le sens qu'ils revêtent à nos yeux qui détermine la nature des événements.

Pour faire accepter à l'homme la soumission aux

impératifs sociaux, il a fallu lui donner, par une valorisation d'ordre social, politique et spirituel, le sentiment de sa liberté. Long processus qui a commencé avec les révoltes d'esclaves et qui, de la suppression de l'esclavage à l'octroi du suffrage universel, s'est peu à peu affirmé comme irréversible. Or il semble bien que les individus qui devraient en être les bénéficiaires sont prêts à abdiquer toute dignité formelle pour des satisfactions plus tangibles. Si bien que s'amorce peu à peu l'évolution vers une conception hiérarchique des valeurs concernant le rôle social, politique et économique des individus.

Le principe du chef, du führer, du dictateur, du caudillo, contrairement à ce que beaucoup pensent, n'est pas anachronique, mais seulement insuffisamment légitime. Les esprits et les cœurs n'ont pas encore reçu le message du Père. Qui l'apportera ? peu importe. Lorsque la nécessité aura contraint les individus, alors ils projeteront leur conviction sur l'action réelle ou supposée de l'un d'entr'eux, et en feront l'annonciateur. Ce sera Marx, si ce ne l'est déjà, ou tout autre dont on découvrira qu'il savait, et qu'il a parlé au nom du Père pour nous rapprocher de Lui.

C'est la fonction de l'adulte et, en ce sens comme en d'autres, les évangiles apportent un message de vérité : l'homme doit aimer la loi, la nécessité, l'ordre du monde ; il doit aimer et comprendre Dieu. L'aimer sans le comprendre s'il ne peut faire autrement ; et l'aimer d'autant qu'il le comprend mieux. C'est l'homme qui parle et agit conformément à la nécessité extérieure qui est véritablement adulte, voilà ce que nous disent les évangiles et ce que disent toutes les Sagesses. Que cette condition soit

étroite, peu généreuse, assurément mortelle pour l'esprit, le désespoir et la mort de Jésus le signifient assez. La jeunesse est le seul espoir. L'adolescence libère un moment l'homme de la nécessité, mais pour le plonger dans la nuit. L'âge adulte est celui du sacrifice et de la mort.

Cette grande idée est, hélas, à peine entrevue. Elle s'articule sur deux principes : ce n'est qu'en renonçant à sa propre volonté que l'on découvre la vérité, ou la volonté de dieu (c'est la même chose) ; tout ce que l'on perd volontairement, ou tout ce que l'on accepte de perdre, on le retrouve sous une autre forme.

La vérité de ce monde s'exprime par des manifestations complémentaires. Elle est harmonie parce qu'elle est unité vivante. La seule permanence c'est la loi du changement. Mais aussi la réalité est incoercible, irréductible, inévitable. Ce qui est, est, et ce qui n'est pas ne peut pas être. Dire, comme Talleyrand, que le mensonge c'est le vide, c'est constater cette loi absolue de l'être que l'apparence peut changer, non la réalité. Il n'y a pas de contrainte, pas de mensonge, pas de convention qui puissent aller contre la manifestation de la vérité. Seule la mort, pour un moment, peut l'interrompre.

Le sacrifice, dans la mesure où le mot signifie abandon de ce qui est sacré, don de soi, refus de possession, soumission, obéissance, est l'acte par excellence. Tant que l'homme n'est pas capable de sacrifier tout ce qu'il est, tant qu'il ne renonce pas absolument à lui-même, il n'agit pas. L'action se confond avec l'être. Il n'y a pas d'existence autonome ; il n'y a pas d'individu qui puisse être par

lui-même. Etre, c'est participer à la loi de l'univers ; c'est être cette loi à la place qui est la nôtre.

L'individualité, si elle signifie affirmation de soi comme volonté autonome, n'est qu'une illusion. Car qui peut prétendre, ou croire, que l'être humain ne soit pas conditionné, donc dépendant. Mais si l'individualité est la condition de la conscience, de la lumière révélant l'univers, alors elle est l'image même de la liberté, c'est-à-dire de Dieu, de l'inconditionné, de l'inaccessible, de l'immuable, de l'éternel, etc. Le sacrifice, c'est le refus d'être lié, c'est l'affirmation de sa liberté. Il n'y a pas d'autre preuve de notre liberté que la possibilité de renoncer à tout. C'est la leçon du Christ adulte.

Le Père, c'est la loi, l'être, la totalité. La Loi divine, la loi du père, c'est celle de notre corps, de l'univers ; c'est celle à laquelle l'incarnation a voué le fils. Mais le fils ne peut se résigner à mourir que s'il est sûr que sa mort fournira aux hommes le seul témoignage possible en faveur de leur liberté. C'est la vérité de ce monde que nous ne pouvons être libre que hors de lui, et que nous ne pouvons être que par lui. Et la vie n'est pas un choix ; la vie est équivoque ; la vie c'est la manifestation de l'être selon sa double nature, liberté et nécessité. Il n'y a pas loin de là à une quelconque trinité.

Mais l'importance du message que les adultes apportent par exemple de leur résignation, de leur obéissance, de leur refus d'espérer, tient en cet enseignement indispensable : pour vivre, c'est-à-dire pour avoir une chance de se libérer, il faut se soumettre à la loi, il faut s'identifier à elle, il faut renoncer à soi. L'adulte, c'est celui qui a compris que l'on ne peut pas être libre sans renoncer à tout.

C'est le troisième mystère de l'être.

*
**

Une religion s'organise, semble-t-il, dans l'ordre du mystère. Elle est l'ensemble des pratiques, des croyances, des mythes, des relations humaines qui se fondent, non sur l'action et l'efficacité, mais sur la sécurité et la guérison. Le monde religieux couvre toutes les difficultés qui se présentent à l'humanité, ce qui ne veut pas dire que ces difficultés soient réduites par les moyens les plus directs et les mieux adaptés. Au fait, peu à peu des domaines plus vastes se désacralisent ; l'analyse, l'intervention spécifique, les techniques expérimentées et justifiées se substituent au tâtonnement rituel des pratiques religieuses.

Rien de plus vraisemblable que le domaine de l'imaginaire n'a pas été facilement distingué de celui du réel. L'enfance renouvelle inlassablement cet état de confusion qui se prête à l'élaboration des explications alogiques, aux mystifications, aux fabulations et aux pratiques les plus étranges que seule la vision intérieure coordonne.

L'univers religieux c'est en somme l'univers mental. C'est le monde transposé entièrement sur le plan psychique, ou plutôt c'est le chaos psychique d'où peu à peu se dégagera la réalité. Il est évident que la religion a sa mission. Et que cette mission a peu de chances de trouver une trêve. Car elle est essentiellement l'ordination, la pacification, la neutralisation du pandémonium, de l'inexploré, de l'insaisissable, de l'informe. Le mythe de la société humaine sans religion, c'est celui de la boîte de Pandore.

Les moyens dont usent les prêtres et les pontifes ne sont pas méprisables et nous les retrouvons sous toutes les latitudes et dans tous les âges. Ils consistent essentiellement en représentation, en figuration ; ce sont des formulations anticipées et tâtonnantes du réel, mais qui n'engagent pas l'avenir. Contrairement à la bêtise qui, elle, s'affirme dans l'absolu et pour l'éternité. La religion, c'est avant tout le rythme des choses visibles, et des invisibles mis en valeur par une harmonisation constituant le culte et mettant en œuvre une activité formelle, annonçant une activité plus réelle, plus efficace, mais quelquefois inconnue encore des croyants ou des fidèles.

Quels sont ces rythmes figurés, quels sont ces processus indiqués, quelle est cette première approximation de la loi ? Il semble aisé de répondre par une simple revue de ce qui s'offre à nos yeux.

Evidemment, la journée de l'aurore à la nuit, la semaine, la lunaison, l'année solaire offrent à l'analyse des pratiques religieuses, des correspondances. Il est difficile et peut-être sans grand intérêt de préciser si c'est l'observation qui a abouti aux pratiques religieuses, ou bien si c'est l'émotion provoquée par les différents moments du rythme astral. Comme toujours dans les phénomènes humains, une dialectique, un concours de facteurs, successifs ou simultanés, aboutit à une forme cohérente. Nous pouvons déceler le processus d'élaboration correspondante en considérant les âges géologiques et les âges prêtés à l'humanité. On n'est pas arrivé à une détermination assez précise pour établir un système et, parallèlement, une doctrine et un rituel ; si bien que de pressentiments, d'hypothèses en démonstra-

tion et en détermination on peut espérer une approche toujours plus grande de la connaissance du vrai.

C'est ce parallélisme, cette dualité des voies et des conduites dans l'élaboration de la connaissance qui doit attirer l'attention. Tout se passe comme si un cheminement sur deux plans, l'un psychique, l'autre concret, opérant, par des correspondances insoupçonnées, une évolution similaire des conceptions et des pouvoirs. Cette idée ne peut d'ailleurs être émise qu'à titre d'hypothèse précaire, mais il n'est pas sans profit d'apporter à sa formulation l'appui d'une nomenclature qui semble, à l'heure actuelle, établie.

Dans toutes les religions, on rencontre le problème posé par la détention des pouvoirs. Même celles qui peuvent être considérées comme évoluées manifestent l'importance des signes miraculeux : Jésus marche sur les eaux, apaise la tempête, multiplie les pains, ressuscite les morts et règne sur les animaux. Non qu'en bonne théologie catholique le miracle suffise à prouver la mission divine de celui par qui il arrive, mais parce qu'il semble bien que le phénomène religieux, quelles que soient ses formulations, doit tenir compte des croyances et des pratiques d'ordre exceptionnel.

C'est que la tradition, en ce domaine, doit remonter aux âges les plus lointains. Et l'humanité est chargée de conceptions qui sont nées aux premiers âges mais qui, vraisemblablement, n'ont cessé de correspondre à des impulsions plus positives de la part des hommes. Quels sont les pouvoirs traditionnellement attribués aux êtres spécifiquement religieux depuis la plus haute antiquité connue ? On les

découvre selon les perspectives du temps et de l'espace.

Ascension ou élévation dans les cieux, descente dans les profondeurs, enfers ou grottes, déplacement dans l'espace ou abolition des distances, communications avec l'invisible, conquête du feu et maîtrise de la sensibilité. Enfin, affranchissement des conditions de l'existence charnelle.

On ne peut contester que si, sur le plan mythique, dans le domaine de la psyché, ces pouvoirs ont fait l'objet d'une préoccupation obsessionnelle, il en est de même sur le plan de la pratique. Ce qu'il faut constater c'est qu'à chacune des valeurs religieuses attachées à la notion de pouvoir correspondent des valeurs profanes. L'homme sait s'élever dans les airs, voyager dans l'espace, puiser dans les profondeurs les richesses inépuisables enfouies jadis, communiquer malgré les distances, aller sur l'eau et soigner les corps.

Un domaine cependant semble échapper aux possibilités offertes par l'expérience profane, encore que les anesthésiques, les tranquillisants apportent actuellement une confirmation à la thèse des correspondances : c'est celui de la sensibilité, celui de la transposition de l'existence sur le plan de l'éternité spirituelle.

La mystique des pouvoirs, telle que les évangiles et la vie des saints la révèlent à la conscience moderne, se présente comme un essai de renouvellement. Certes elle reprend le mythe de la multiplication des nourritures, mais, depuis le moyen âge, il faut signaler l'apparition de la stigmatisation, le déplacement des corps, l'incorruption des cadavres et des odeurs,

le pouvoir du sang, la possibilité de vivre sans nourriture. On ne peut nier que voilà sur le plan de la recherche positive des objets de préoccupations ou des ouvertures offerts aux savants contemporains. Si les recherches dans le domaine des nécroses n'ont pas abouti à la découverte capitale des rapports de la psyché et de la matière, il est possible d'imaginer le déplacement des corps à l'aide des champs magnétiques ; il est évident que l'utilisation du sang et des équilibres thermiques établis dans le corps humain permettent des cures étonnantes. On cherche des nourritures qui, telle la manne céleste, puissent être à notre disposition dans le désert des terres et des océans. Mais la prolongation de la vie, qui semble la préoccupation de tous les êtres humains et qui s'exprime par la croyance en l'immortalité sous forme de réincarnation ou de résurrection, reste encore une espérance.

L'idée qu'il serait, semble-t-il, utile de retenir à la suite de ces remarques, c'est que l'on peut découvrir dans les croyances obscures des hommes l'expression d'une volonté de connaissance et de puissance qui tôt ou tard correspond à une conquête positive. L'homme ne cherche que ce qu'il peut trouver, il n'appelle que ce qui peut le joindre, il n'attend que ce qui peut lui parvenir. Il n'y a donc pas d'absurdité, il n'y a que des espérances mal comprises ou insuffisamment réalisées.

On ne monte plus aux mâts de cocagne depuis qu'on peut s'offrir le baptême de l'air. Ce n'est pas une boutade, mais bien l'image de la condition humaine telle qu'elle nous apparaît quand nous nous attachons à rapprocher au lieu de distinguer les

perspectives. C'est la route des rêves qui conduit au réel.

Un problème se pose, ou du moins est posé en raison du caractère étrange des pouvoirs et des conditions de ce que l'on appelle miracle. Est-ce que des hommes peuvent voler, voir à distance, connaître la pensée d'autrui, traverser le feu sans dommage, etc. ? Peut-on croire les faits étonnants rapportés dans les vies de Saints ? Y a-t-il un domaine du surnaturel qui serait réservé à des individus particulièrement distingués sur le plan religieux ?

La réponse à la troisième question, celle qui a du point de vue de la sociologie religieuse la plus grande importance, est absolument négative. Les pouvoirs surnaturels, si pouvoirs surnaturels il y a, ne sont pas le privilège d'une religion, d'une civilisation, d'un âge quelconque de l'humanité. Tous les peuples connaissent leurs sorciers, leurs chamans, leur médecine-man. On pourra dire que les pouvoirs des uns viennent de dieu, ceux des autres, du diable. Magie blanche et magie noire s'opposent. Mais en réalité la religiosité ne peut être qu'un des aspects extérieurs du comportement de certains individus, rencontrés sous toutes les latitudes et qui prétendent, ou dont on prétend, qu'il est exceptionnel. Sûrement, le surnaturel n'est lié avec la religion, quelle qu'elle soit, que par l'adhésion des individus à telle ou à telle autre forme de croyances.

Mais y a-t-il un domaine du surnaturel ? Et quel peut être le sens de cette question ? Il est inutile de se perdre dans l'examen de tel ou tel cas, de tel ou tel phénomène, de conclure hors de l'expérience sur la possibilité ou l'impossibilité de telle ou telle puissance.

Il faut s'en tenir aux observations suivantes : au fur et à mesure que l'observation devient plus méthodique, que le contrôle des preuves se fait plus strict, que le préjugé de respectabilité ou de merveilleux fait place à un effort de lucidité, le nombre de phénomènes extraordinaires diminue.

D'autre part, la connaissance scientifique est loin d'avoir rendu compte de tous les phénomènes normaux ; comment est-il possible de nier, à partir d'une ignorance, une forme ou une autre d'événement, de manifestation, de relation ? Le mot définitif semble être en ces matières : c'est la foi qui crée les miracles. Mais c'est le doute qui permet d'avancer dans la connaissance de l'univers. Le doute, et non la négation.

Car, en définitive, un certain nombre de faits, mal contrôlés si l'on veut, mais répétés et témoignant pour le moins d'une certaine ampleur sur le plan de la conscience collective, s'offrent à nous comme présentant des caractéristiques exceptionnelles. Il appartient à tous ceux dont le métier est de chercher et non de croire d'apporter une explication à ces faits étranges. Et, par conséquent, à les déterminer tout d'abord.

Rien n'empêche au contraire de les considérer, avant même de les avoir définis, comme des signes : car c'est alors que leur caractère psychique est essentiel, puisqu'il est proprement l'expression non d'une réalité mais d'un désir, d'une ambition, d'une recherche qui nous dépasse, mais à laquelle l'humanité finit toujours par répondre.

Ainsi, le monde religieux, la religion quelle qu'elle soit, offre aux hommes le signe de la loi et le mys-

tère qui la dépasse. Il reste à chacun d'agir selon ses forces et de chercher sa propre loi, sa propre vérité et sa sécurité dans l'univers qui lui est donné.

*
**

La connaissance que nous avons des religions récentes nous permet de penser que l'effort s'est exercé dans la rénovation des valeurs religieuses vers une transposition sur le plan spirituel des signes de puissance et des vertus traditionnelles des hommes religieux. On ne demande plus, d'une manière générale la preuve du pouvoir surnaturel des prêtres. On l'attend quelquefois des saints, on l'admet de ceux qui sont morts ; mais il semble bien que les découvertes profanes rendent moins nécessaires, peut-être parce que moins merveilleuses ou moins divines, les manifestations les plus étonnantes du mysticisme.

Bien sûr tous les étages de la croyance sont reconnaissables dans le comportement de nos contemporains. Mais on doit admettre que les deux mythes majeurs, celui qui ouvre et celui qui couronne les récits évangéliques, indiquent clairement le refus des pouvoirs et la primauté de l'esprit. Même si le texte des évangiles conserve à chaque ligne la trace du pouvoir magique indispensable aux yeux du monde pour légitimer la mission de Jésus. Marcher sur les eaux, multiplier les pains ou les poissons, ressusciter les morts, rendre la vue aux aveugles, ne sont pour Jésus qu'un tribut payé aux exigences populaires.

Ce qui est significatif, c'est la rencontre de Jésus et du diable. Le diable, c'est l'ennemi, l'adversaire

inévitable mais aux moyens limités. Le diable ne peut rien contre la volonté humaine. C'est la première leçon. Et le diable n'a aucun pouvoir que celui que lui accorde sa victime. Le diable est impuissant contre celui qui refuse de tenter dieu, c'est-à-dire de placer les valeurs sur terre et non aux cieux. Celui qui considère avec convoitise les biens de ce monde, quels qu'ils soient, est la proie du diable.

La richesse de cet enseignement se découvre quand on étend sa portée aux divers niveaux de la connaissance. Il est bien certain que je suis puni de mon désir par l'insatisfaction que j'éprouve après l'avoir réalisé. « Ce que tu désires, tu l'auras malheureux ». Cette première malédiction, presque matérielle, ouvre la voie à toute une série de désenchantements. Quelle victoire, quelle création ne révèle notre impuissance à tenir définitivement les promesses entrevues. « Rien n'échoue comme le succès ». Quel artiste, quel créateur n'a pas conçu une œuvre au delà de ses forces ? Seul le travail sans espoir ne laisse aucune amertume. Détache-toi de l'action, conseille le sage. Qu'importe que l'ouvrier soit de la première ou de la onzième heure, le salaire est le même : ce qu'il faut pour vivre, et non la récompense du travail. Il n'en mérite aucune. Il est nécessaire, car c'est l'action qui donne à l'univers sa réalité. Mais le fruit n'en importe pas.

Ce qui est encore plus significatif c'est ce que tous les philosophes spiritualistes, au sens Kantien du terme, ont souligné et ce que les savants contemporains paraissent avoir démontré : le monde matériel ne peut être conquis ; c'est la découverte de l'esprit par lui-même qui fait l'objet de tous les travaux mathématiques et physiques. Il faut en effet se

rendre compte d'une illusion, dont la formule prêtée à Archimède ne manque pas de séduction : « Avec un point d'appui, je soulèverais le monde ». Mais il n'y a pas de point d'appui.

Chercher à définir, à formuler, à codifier ne peut être efficace qu'en vue d'une action immédiate et non d'une connaissance définitive. Ce que l'on découvre et que l'on exprime sous forme de loi ou de rapport, d'équation et de fonction, n'est qu'une schématisation du réel. Car le réel c'est à la fois identité et changement, stabilité et mouvement, inertie et dynamisme. La formule à trouver doit exprimer cette double nécessité. L'équivalence de la masse et de l'énergie proposée actuellement, sous quelque proportion que ce soit, va dans le sens de cette vérité de l'être. Il y a non une dualité, matière et esprit, nécessité et liberté, mais l'unité incompréhensible des deux.

Ce que la mort et la résurrection du Christ figure clairement. On ne peut posséder la vérité qu'au delà de ce monde. Le progrès consiste depuis Archimède à n'attendre rien de définitif ici-bas. Il restait encore une étape à franchir, et elle l'a été d'abord sur le plan mythique, puis en terme philosophique. Il restait à donner à l'instabilité la valeur de l'absolu, à faire de la liberté la condition de la nécessité, à trouver dans le changement la loi même de l'être. Et cette figuration, nous la trouvons dans la légende du Graal, cette quête mystique éternelle. C'est la recherche qui est l'expression de la vérité.

Ce qui est difficile à comprendre. Quand la formule de Descartes a repris, dans le langage philosophique, l'énoncé de la loi du vrai, de la définition de l'être, il n'a peut-être pas osé pousser le paradoxe dans les

termes mêmes, mais il n'a cependant rien dissimulé. C'est pourquoi on peut bien dire avec lui que le doute est la condition de l'être. Le « je pense, donc je suis » c'est essentiellement l'expression de la détermination de l'existence, par la mise en question de l'existence, de la vérité par l'illusion, du réel par l'imaginaire, de la nécessité par la liberté. Le réel, ce n'est ni plus ni moins que ce dont on doit nier la réalité pour la reconnaître.

Idée difficile, mais idée dont l'humanité ne peut plus ignorer la valeur. « Ne me touche pas. Tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais déjà trouvé. » On ne possède vraiment que ce que l'on a perdu. L'homme qui n'a pas tout sacrifié, et sa vie même, ne compte pas. Cela seul existe qui n'est pas.

*
**

Tout est vrai. Mais l'adhésion à une forme ou à une foi, la participation à une action temporelle ou l'élaboration d'un système intellectuel limitent pour l'intéressé les chances de connaître ; tout est vrai ; mais personne ne peut détenir la vérité. Il n'y a pas de pouvoir suprême parce que tout pouvoir s'exprime par des actes qui l'incarnent et des intentions qui le légitiment sans l'abstraire des conditions imposées par le temps et par l'espace.

Il appartient au pouvoir spirituel de consacrer la légitimité du pouvoir temporel, mais il appartient au pouvoir temporel de rejeter l'autorité du pouvoir spirituel. Les rapports des Eglises et des Etats sont toujours mal compris parce qu'ils sont étudiés sur le plan du développement historique. En fait, l'histoire ne découvre que des rapports harmoniques (ce qui ne veut pas toujours dire harmonieux) entre les deux aspects complémentaires et dialectiques de la

réalité. Aspects complémentaires, parce qu'il n'y a pas de pouvoir temporel sans consentement et légitimité sans consécration mystique, et qu'il n'y a pas de pouvoir spirituel sans ordre social et obéissance formelle. Aspects dialectiques parce que la société répond aux conditions de sa durée et de son évolution dans la mesure où l'action réciproque des deux pouvoirs détermine le dépassement nécessaire à la manifestation de la liberté.

Si la société religieuse se distingue de la société civile, nous sommes à un stade des rapports qui peut être qualifié d'extrême et qui laisse présager une rupture, soit par affaiblissement du pouvoir religieux ou du pouvoir temporel, soit par une révolution, c'est-à-dire par l'irruption d'une nouvelle forme du sacré, d'une nouvelle légitimité.

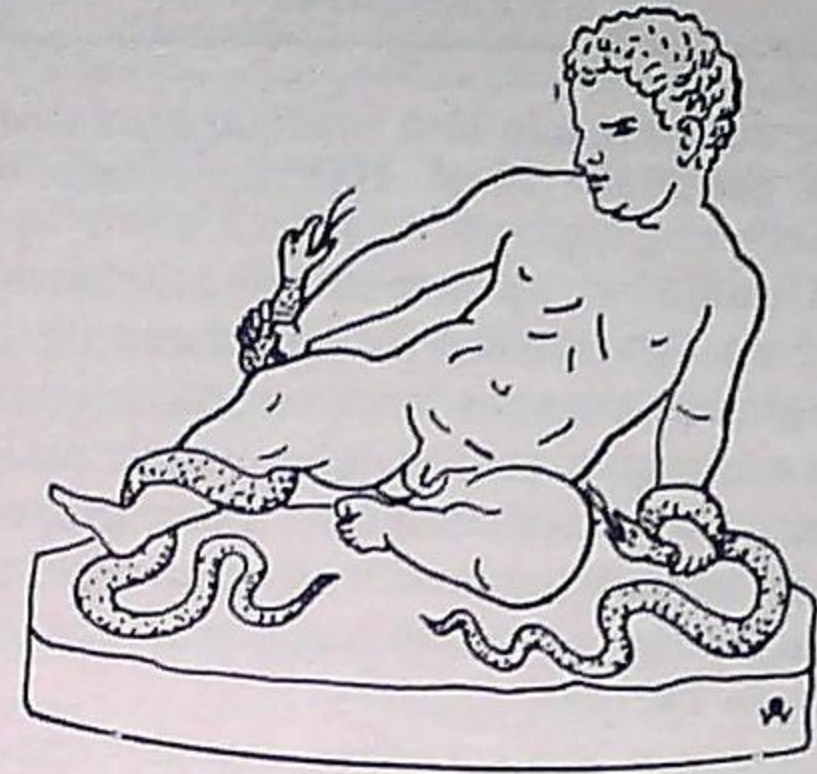
Si la société religieuse et la société civile s'identifient, il y a péril pour la liberté et manifestement rupture de l'ordre parce que, ou bien le pouvoir civil devient faible et la société se dissout, ou bien le pouvoir spirituel n'est plus l'expression de la liberté et alors il ne consacre plus l'action temporelle des pouvoirs civils.

Quelle peut être, quelle doit être, quelle est inévitablement l'attitude de l'individu, du fidèle, du citoyen, du sujet, de l'homme enfin ? Elle est simple : il obéit, il se plie, il se soumet, il respecte, mais il est la liberté, la vie, la négation et la révolte. Il ne peut se soustraire à la loi, pas plus à la loi de Dieu qu'à celle des hommes, pas plus à la nature qu'au gendarme. Mais son existence soumise, et volontairement ou non limitée, est la seule chance de la liberté. Car la liberté, c'est l'esprit incarné. Et c'est cela, un homme.

De ce point de vue on peut bien dire que les églises, quelles que soient leurs prétentions, n'assument qu'imparfaitement la mission à laquelle elles prétendent. La notion du sacré s'identifiant avec la totalité, avec l'unité, avec l'être, disons avec Dieu, ne peut prendre forme dans un cadre limité, fragmentaire, temporel. Quand Jésus dit « notre royaume n'est pas de ce monde » il n'entend pas que ce royaume nous est étranger, mais très exactement qu'il n'a pas une forme temporelle, qu'il ne peut pas être défini selon des critères déterminés, bref, qu'il échappe à toute expression concrète que l'on donnerait comme l'image de lui.

Il n'est pas utile, et c'est sans intérêt, de souligner l'appauvrissement qui suit toute socialisation d'un message spirituel. Dès que les hommes organisent, ils limitent ; dès qu'ils ordonnent, ils éliminent. Or la vocation religieuse de l'homme est proprement d'assumer la totalité ; ce qui est sacré, ce ne sont pas les formes transitoires de l'être, mais l'unité qui les transcende et les identifie à la fois. Comment assumer cette totalité en affirmant que l'on détient seul la vérité ? Cette certitude est tellement limitative en soi, qu'elle est à l'origine de toute l'impuissance des sociétés temporelles à prendre une option sur l'universalité et sur l'éternité auxquelles elles aspirent.

Il est évident que l'homme, convergence des deux manifestations de l'être, offre la voie qui conduit à l'absolu. Ce que dit bien le Christ, mais ce que n'entendent pas les hommes d'églises. L'Eglise catholique n'a pas fini de payer la conversion de Constantin.



UNE SCULPTURE VÉNITIENNE

ou

l'Adam régénéré

par Gilles FERRAND



QUELQUES semaines à peine après la publication dans le numéro 367 (octobre-décembre 1964) du « Symbolisme » de l'article intitulé « Etude d'un vase initiatique », un ami me montrait la photo d'une sculpture qu'il avait prise à Venise au détour d'une ruelle « en pensant vaguement à moi » ; cette photo quoique mauvaise et floue était suffisamment explicite pour m'intriguer aussitôt. On pouvait discerner l'Arbre, Eve, Adam et un serpent ascendant le long du tronc qu'Adam tenait d'une main, tandis qu'Eve impassible, les paumes largement ouvertes, semblait nous porter témoignage de la scène ; dans le cœur de

l'arbre se trouvait une tête presque humaine (a) cf. les deux planches (II et III) hors-texte dans ce fascicule.

Parmi toutes les représentations religieuses, celles qui relèvent directement de la volonté de traduire un enseignement traditionnel ou initiatique se font toujours remarquer par quelques signes révélateurs. C'est ainsi que cette sculpture nous proposa trois signes : le serpent maintenu par l'homme, la passivité de la femme et la tête presque humaine juchée au cœur de l'arbre.

Les semaines qui suivirent furent consacrées à faire quelques visites auprès d'amis susceptibles, par leur connaissance du symbolisme, de dire la chose belle ainsi que je l'avais moi-même présumée. La première personne remarqua la grande délicatesse, avec laquelle la scène de la Tentation avait été transcrite : l'artiste ayant désiré ôter à Eve son aspect trop tentateur de pécheresse succombante en lui proposant le visage d'une Eve étonnée et passive. La sculpture devenait une variation courtoise sur un thème de tentation édénique.

La seconde personne, après avoir admiré la beauté plastique de cette Tentation, fut soudain perplexe en remarquant que la main droite d'Adam tenait le serpent. Ayant toujours eu le soin de cacher mes intuitions concernant cet objet, je crus enfin trouver en cette seconde personne celle avec laquelle je pourrai partager mes premières réflexions. Hélas, cette fructueuse perplexité naissante fut rapidement réduite, en attribuant à l'artiste une certaine liberté d'interprétation dont seuls les artistes modernes peuvent se prévaloir... Certes la sculpture était plus ancienne, qu'importe il était simplement un peu en avance sur son époque.

L'étonnement suscité par ces deux premières visites, m'invita à changer quelque peu ma conduite pour les suivantes ; au lieu de ne désirer recueillir que leurs premières impressions, j'optais pour une attitude plus provocatrice consistant à forcer l'attention sur les détails de la sculpture qui avaient eux-mêmes guidé mon intuition. Fort de cette nouvelle politique je rendais ma troisième visite.

Le verdict final ne fut guère différent des autres : c'était une très belle représentation de la Tentation, Eve succombait au serpent initiateur. Toutefois, il semblait curieux à mon interlocuteur, qu'Adam tienne tour à tour un objet ressemblant à un fruit et que par ailleurs sa main droite empoigne le serpent. Je profitais alors de l'occasion, pour mettre à l'épreuve ma nouvelle politique en demandant la place qu'occupait la tête du serpent. Or, celle-ci ne figurait nulle part ainsi que l'on peut s'en rendre compte. Après un instant de réflexion, l'archétype de la Tentation prévalut à nouveau en attribuant au serpent la tête presque humaine juchée au cœur de l'arbre. Certes dans l'esprit de mon interlocuteur cette attribution était nécessaire, mais se heurtait à des difficultés plastiques (1) qui furent passées au passif de l'artiste dont la bonne volonté ne pouvait être mise en doute mais dont la technique était mal assurée. Au terme de cette troisième visite, non pas que le nombre d'avis concordants fit force de loi, mais bien plutôt qu'ils étaient ceux de personnes que j'estimais ; je conclusais que pour des raisons voulues ou non (qui se sont par la suite éclaircies)

(1) Celles constituées par le fait que la tête possède par elle-même un cou, qui descend dans le tronc plus bas que le niveau où le serpent lui-même arrive.

cette sculpture était particulièrement ambiguë. Son acception la plus immédiate et la plus naturelle était celle qui en faisait une représentation de la Tentation (2).

Cependant brillait encore un feu, que je voyais tour à tour émerveillé et craintif. La lumière de l'Intuition initiale rendait toujours la sculpture transparente. Au delà des brumes dissipées se dessinaient encore les formes nouvelles que j'avais entrevues le premier jour, celles qui témoignaient d'un projet initiatique. Rasséréiné, j'allai bientôt visiter celui qui d'entre tous est le premier et mon plus respectable ami. Je lui fis part de mes démarches, de mes déconvenues et des éléments qui pouvaient justifier l'intérêt de cette sculpture ; son acquiescement raffermi alors ma volonté à poursuivre ce travail.

Il fallait à cette étude des informations historiques et matérielles qui nous manquaient ; un voyage à Venise s'imposait : nous partions au solstice d'hiver.

Venise, l'hiver, est belle et paisible. Une mer qui depuis longtemps venait s'ébrouer aux fondations des palais comme pour les inviter à quelques longs voyages. Un ciel gris où les mouettes, même entre elles, avaient peine à se deviner, et le sillage hésitant des bateaux qui, de rive en rive, allait répercuter

(2) Il est certain qu'à première vue, il semble que nous ayons à faire à la scène classique de la Tentation d'Eve du chapitre III de la Genèse. Pourtant, à bien observer les détails on peut constater par exemple que le sexe de la femme, figuré de face, avec une toison abondante, semble très proche de la queue du serpent qui couvre une partie de la cuisse et qui semble s'échapper du sexe féminin. Il y a là une intention évidente de l'auteur, comme aussi le fait de figurer Eve les mains ouvertes, en relaxation complète, comme si le serpent en quittant Eve la laissait complètement passive.

l'écho de la vie citadine. Nous débarquions à l'Académie des Beaux Arts. Près du palais Dario, Calle Saint Cristophoro 2082, nous retrouvions la sculpture sertie dans le mur d'une maison.

Une investigation purement historique commençait. Monsieur Guiotto, Superintendant des monuments de Venise, ne put rien nous dire concernant la demeure. Certes elle était figurée au cadastre, mais celui-ci ne mentionnait rien de particulier, impossible même de lui conférer une date de construction. Une maison sans histoire...

Le professeur Mariacher, Directeur du Musée Correr, Place St. Marco et son collègue le professeur Bellini de l'Université de Padova, tous deux spécialiste des antiquités de Venise, ne connaissaient pas cette sculpture et s'entendaient pour la dater de la fin du 12^e siècle, début du 13^e, mais n'appartenant sûrement pas à l'école Vénitienne, mais bien à l'école Lombarde. Les archives photographiques de leur bureau ne mirent à jour aucun document semblable.

Après trois jours d'attente et d'errance dans les corridors des Antiquités Vénitiennes, nous sonnions à la porte du propriétaire de la maison. Un vieillard en mauvaise santé nous ouvrit. Collectionneur d'antiquités, il semblait surchargé du poids de ses trouvailles ; habitant ici depuis 75 ans, il avait voici quarante ans, acheté chez un antiquaire de Padova, cette sculpture « simplement parce qu'elle était belle » et qu'il est d'usage à Venise de mettre au fronton des maisons quelque bas-relief, et que lui n'en avait pas. L'antiquaire était mort, il y avait une dizaine d'années, il n'avait pas de fils. Nous avons pris une série de photos, nous avons touché la pierre, examiné son relief, levé les énigmes pure-

ment plastiques, qu'elle avait suscitées un soir à Paris, et fait une constatation assez troublante dont nous parlerons tout à l'heure. (3).

Il subsiste souvent de semblables témoignages qu'un curieux destin veut toujours séparer du contexte historico-humain qui les a vu naître, mais nous savons que, par eux-mêmes, ils véhiculent au travers de toutes les vicissitudes, la puissance de la révélation et qu'il suffit qu'une certaine sagesse s'y applique pour qu'à nouveau s'émeuvent les bouches de pierre et que les lèvres martellent et tissent la parole perdue.

Nous quitions Venise le soir même, tout restait à faire ; le ciel et puis la mer étaient de bourrasques et de vagues profondes...

Nous insérons hors texte deux premiers clichés, celui de la photo de la statuette, puis celui du dessin que nous en avons fait : ceci afin de rendre plus facile la lecture de la photographie. Toutefois, nous redirons très rapidement la description de notre objet. A gauche et à droite d'un arbre à 7 branches, au centre desquelles on trouve une « tête presque humaine », une femme d'une part indique la terre de sa main droite, tandis que la gauche désigne son compagnon. L'homme d'autre part tient de sa main droite un serpent ascendant le long du tronc tandis que sa main gauche se dirige vers un objet qui fut la principale énigme de cette sculpture, celle pour laquelle nous partions pour Venise.

(3) Une seule énigme est restée sans réponse jusqu'à ce jour : c'est la signification du petit appendice qui émerge à la gauche du tronc, au niveau du cou de la tête centrale. Cet appendice est très géométrique, il ne semble pas entretenir de relation avec l'arborescence, par contre il est placé à l'endroit le plus litigieux de la sculpture.

S'il est une chose certaine, à savoir que l'homme tient le serpent par sa main droite au niveau de la partie terminale de celui-ci, l'énigme surgit lorsque l'on envisage les rôles et les positions respectives de la tête du serpent, de la main de l'homme (de ce qu'elle tient) et de la tête centrale à la source des branches (4). L'analyse de la statuette et de sa photographie montre sans aucune ambiguïté possible que la tête centrale possède un cou, lequel s'encastre dans le tronc de l'arbre et que la courbe du serpent arrive au niveau du cou quasi perpendiculairement à celui-ci. D'autre part le col du serpent est en retrait par rapport au cou de la tête centrale. Sur le plan purement sculptural et esthétique, il est alors impossible que la tête du serpent soit celle qui apparaît dans l'arbre. Et nous voulons pour l'instant nous restreindre au plan d'une analyse descriptive, en se référant strictement à des impératifs esthétiques et sculpturaux, de crainte que quelques personnes ne viennent, par la suite, prétendre que notre étude et ses résultats se soucient peu du côté objectif et sensible de son objet. Il reste maintenant trois questions : où est la tête du serpent, que fait la

(4) Cette main élève et étreint la tête du serpent, de plus elle semble porter une offrande à la tête cornue « et presque humaine » qui surgit à la naissance des branches, ce qui pourrait faire croire à un fruit comme certains pourraient le soutenir, et ce serait la « pomme » de la scène classique ; on voit que les bases d'interprétation de cette sculpture sont extrêmement étroites, mais très précises cependant comme on le verra plus loin.

main gauche de l'homme (celle qui est levée) que tient-elle ? (5).

Mais avant d'y répondre je voudrais faire une remarque de bon sens : peut-on imaginer plastiquement et d'une façon dynamique un homme tenant un serpent vigoureux par sa seule main droite ? Ceci est délicat : dès lors il reste à se préoccuper de ce que tient la main tendue. D'une façon lisible ce n'est ni un fruit, ni une tête.

Une étude attentive du motif montre que la surface claire que le cliché fait apparaître de celui-ci est la plus rugueuse de la sculpture et que la périphérie de ce motif, quasi ovale, est à angles vifs. Nous sommes en présence d'une partie mutilée de la sculpture (son propriétaire l'a achetée dans cet état). Une déprédation aussi nette ne pouvait pas s'effectuer à partir d'un motif originellement sphérique (le fruit) mais bien nécessairement à partir de quelques proéminences jaillissant de la main. De plus, sur la partie ainsi cassée est gravée maladroitement le signe de la croix, ce qui confère à cette mutilation la valeur d'un exorcisme. Disons le nettement : la tête du serpent ne pouvait qu'être prisonnière et tenue par la main gauche de l'homme (6). Cette remarquable figuration, lorsqu'au terme de quelques

(5) Il est capital de faire observer que c'est ce geste qui constitue la base réelle de l'interprétation de la sculpture. Le fait d'être indre et de maintenir le serpent affirme une volonté et une maîtrise qu'il convient de qualifier pour comprendre le sens inclus dans cette figuration. Disons de suite qu'il s'agit ici de contrôler, de maîtriser et d'évertuer les courants de force subtile qui parcourent l'être humain, comme le feront voir les développements ci-après.

(6) Ce détail est très important et éclairant en l'occurrence : cette tête du serpent, que dans d'autres figurations la Vierge écrase de son talon est ici maîtrisée, contrôlée par la main de l'homme.

vicissitudes, elle cessa peut-être d'appartenir à des personnes qui en connaissaient la valeur, fut l'objet d'une déprédation « salvatrice » qui devait ainsi la réintégrer bon gré malgré dans le circuit des représentations traditionnelles de la Tentation. Si nous avons, plus haut, employé le mot « exorcisme », c'est à dessein, car il ne serait pas étonnant que la puissance d'une telle figuration de la « rédemption initiatique » (ainsi que nous le verrons plus loin) ne devait pas être sans provoquer quelques troubles obscurs dans la conscience religieuse de personnes incapables d'en percevoir la signification ésotérique.

Nous nous sommes permis dès lors, dans le dessin, de restaurer cette partie en lui adjoignant la tête d'un serpent. Le premier jet fut une tête gueule ouverte et furieuse : cette expression conforme à notre sensibilité ne l'est pas en regard de la sérénité inhérente à toute représentation initiatique. Il convient sans doute mieux de figurer une gueule fermée. Le symbolisme du serpent joint les deux natures maléfiques et « rédemptrice » ; replacé ici dans son intégrité et dans son juste rapport avec la tête centrale, le serpent revêtra, comme nous le verrons plus loin, l'aspect rédempteur ascendant. Une mentalité religieuse ne pouvait qu'être heurtée par cet aspect rédempteur du serpent ; ce qui constituait une raison supplémentaire à sa mutilation. Il faut sans doute une certaine grâce pour parler et exprimer quelque enseignement traditionnel. Souvent, par la seule réflexion, sous-tendue par l'ensemble des connaissances que l'on possède nous prenons conscience des limitations mentales inhérentes à notre état. Nous contemplons nos idées dernières-nées avec étonnement et toute la fragilité

des processus mentaux qui l'ont fait naître y est inscrite. A l'étonnement quelque fois succède la crainte : ai-je seulement le droit de penser et d'exprimer à nouveau quelque fragment de cet enseignement ? Je sais que ces problèmes sont spécifiques à notre situation contingente, et j'y réponds par la foi en une grâce opérante qui plus sûrement que mon intelligence saura écarter de mon cheminement les frondaisons aux couleurs pâles et grises.

La sculpture nous montre une femme totalement passive, elle semble ne rien faire, ne participer en rien aux avatars de son compagnon aux prises avec le serpent, ses mains s'ouvrent, on peut y lire son non-agir (7) au juste serait-elle simple témoin ? C'est cette passivité qui nous l'a fait choisir comme premier thème de réflexion : l'artiste ne s'en serait pas embarrassé si sa figuration ne répondait pas à quelques motivations. Nous savons le rôle éminemment occulte, la correspondance symbolique avec l'Anima Mundi du modèle féminin pour ne point trop s'étonner de cette passivité toute apparente. Et sans doute qu'à bien comprendre la femme, nous posséderions alors l'axe de gravité de la sculpture : l'introduction dans la voie de son enseignement. Sa main droite indique une terre justement mesurée par ses pieds en équerre, les qualités de cette portion

(7) Cette attitude est trop clairement indiquée pour ne pas cacher un profond arcane ; c'est en effet que la passivité requise expressément de la femme traditionnelle, est la base de toute réalisation métaphysique : elle représente la terre, la substance, le point de départ sur lequel l'homme va s'appuyer pour tenter son effort : la force qu'elle met à son service est précisément symbolisée par le serpent qui unit le couple et le transforme en un androgyne potentiel que la réalisation rendra effectif (comme nous le suggérons à la fin).

de terre sont fixées et suscitées pleinement par cette quadrature ; et sa main droite y puise toutes les potentialités ou la puissance du principe substantiel de la manifestation, car il va de soi que cette « terre » est la terre des philosophes, la *Matéria Prima*. Que la main droite y puise n'est que juste rapport entre la polarité YAN de la droite et la YIN de cette Terre. Tout naturellement la droite suggère la gauche et l'on remarque la main gauche également ouverte dirigée vers son compagnon, comme pour lui transmettre les bénéfices de sa situation privilégiée dans le cosmos ; elle lui fournit un aliment subtil pour parfaire sa tâche. Car du passage de la droite à la gauche (8) la puissance de notre Terre a subi une transformation considérable au sein de notre modèle féminin. De puissance substantielle et inconditionnée, elle a vécu pour un temps sa première limitation. Par ce passage, elle fut transformée et transformante : voici qu'il est né dans la coupe mariale de

(8) Il y a lieu d'insister sur ces questions d'orientation : aussi faut-il prendre garde au fait que l'arbre nous faisant face, l'homme est placé à gauche de l'arbre, tandis que la femme est à droite. Le symbolisme de cette latéralité est constant : le côté droit toujours mâle, le principe femelle étant du côté gauche. Il y a là une inversion de sens et de lieu, ce qui indique une intention particulière ; on sait que le côté droit est celui de Hochmah, la Sagesse et que le côté gauche est celui de Binah, l'Intelligence ; les deux sont dans le Zohar des époux inséparables. Notons cependant que cette inversion est seulement perceptible que si l'on se place dans le plan de l'arbre, c'est-à-dire en définitive du point de vue principal ; mais il est évident que si l'on envisage la figuration que l'on voit d'emblée, la femme à gauche et l'homme à droite respectent la latéralité symbolique traditionnelle. A un détail près (comme dans le cas de la tête du serpent) cette sculpture reste très orthodoxe. Il faut une attention particulière à des détails qui paraissent négligeables pour atteindre l'ésotérisme très voilé de cette figure.

notre modèle féminin le serpent lové : l'Anima un-di, la Natura Naturans, pleine du Désir de Vie. (9). Mais ceci se passait de toute éternité. Qu'aux enfants de la Veuve échoie maintenant le rôle d'actualiser justement ce désir de Vie dans la lumière de leur Sagesse.

A regarder son compagnon, nous le voyons tout investi par la Volonté de tenir le serpent, et cet acte volontaire situe très bien sa fonction par rapport à la femme. Cette volonté lui incombe comme une charge principiellement inscrite dans son statut cosmique (10). Mais s'il en possède la puissance,

(9) C'est en effet aux initiés (à qui fait allusion cette expression anachronique) que s'adresse cette sculpture énigmatique et discrète. Seul l'initié peut être capable de manier la Puissance du Serpent qui est dangereuse pour l'homme profane ; et c'est bien l'initié qui est visé ici, quand on considère la maîtrise de sa prise vigoureuse et aussi le nombre 7 qui est mis en évidence par les palmes de l'arbre qui le surmonte (comme l'établissent les développements qui suivent).

(10) *Note sur la maîtrise du Serpent* : Le thème de la maîtrise du Serpent est si magnifiquement riche d'applications diverses, selon chacun des degrés de la manifestation, au fur et à mesure que nous nous éloignons du plan principal auquel nous nous plaçons, que l'on peut y consacrer une note dont le lecteur voudra bien excuser la longueur.

Lorsque le symbolisme du Serpent s'applique à un élément du manifesté, c'est toujours pour y figurer la puissance et le devenir qui sont inclus en lui.

D'une façon plus générale il évoquera sa potentialité relative. Le serpent se situe du côté substantiel de la manifestation, même s'il n'en traduit que l'aspect dual comme dans le cas du Caducée ou dans celui de l'Amphisbène ; il témoigne alors d'une puissance qui évolue selon ses propres lois internes. Cet aspect du symbolisme du serpent, qui n'est pas sans rappeler les attributs de la destinée, le confirme dans son analogie avec le pôle substantiel de la manifestation. Le symbole du Caducée peut, selon l'une de ses applications multiples, être l'image du

l'actualisation de cette puissance ne peut-être suscitée que par la présence de sa compagne lui fournissant l'objet de son Amour : le serpent. Ce serpent que nous voyons, déployé en sa double spirale, est bien l'image de l'Anima Mundi et son apparition sensible n'est que la traduction en acte de la potentialité du serpent lové dans la coupe de notre modèle féminin. Notre Vierge s'offre à l'Elu dans sa grâce toute rayonnante de l'infinie Potentialité inscrite en elle et dans le même instant elle a la vertu de sus-

processus « Evolution-Involution » qui régit toute loi de la manifestation. Les applications diverses de ce symbolisme — auxquelles nous faisons allusion précédemment —, peuvent concerner d'abord le monde intermédiaire qui préfigure le monde corporel.

Sur le plan de l'existence humaine, il témoigne alors des multiples aspects de l'âme. C'est ainsi que tous les efforts volontaires, centrés sur la re-connaissance, puis l'assujettissement à la volonté de toutes les modifications sentimentales, mentales puis proprement intellectuelles constituent sur le modèle du Microcosme la maîtrise du serpent préfigurant le travail du Maître sur le plan du Macrocosme.

Certes il resterait à définir les modalités pratiques selon lesquelles un tel travail est possible. Faute de documents spécifiquement occidentaux, nous sommes réduits à des hypothèses. Ceci d'ailleurs confirme le fait que depuis déjà longtemps, en occident, toute initiation demeure virtuelle. Cependant la sculpture très explicitement se réfère à ce thème ; il existait assurément de telles techniques initiatiques dans les confréries du Moyen-Age.

Cette constatation revêt une importance considérable. Sans doute la sculpture elle-même présente les clefs fondamentales de ces pratiques.

En particulier, l'emploi de la main gauche élevée pour prendre la tête du serpent semble capter un flux d'énergie principielle ; la main droite qui, portée à l'horizontale, soutient le corps du serpent paraît fermer un circuit où justement apparaît la main gauche de la femme largement ouverte.

Ce qui laisse à penser que l'aide de la femme est indispensable dans le processus de la maîtrise du serpent. Elle paraît fournir la force qui émane d'elle, mais encore elle paraît la répercuter.

citer l'Amour chez son compagnon et de le transfigurer en Homme de Désir. (11). C'est ici qu'intervient le troisième terme celui de la Volonté, étranger aux deux précédents. Il est proprement axial et pur reflet. Si notre Vierge à le pouvoir de racheter et de combler de grâce tout homme, les fruits de l'Union cependant dépendront de la sage volonté de l'Elu. Plus elle sera « centrée », meilleurs seront les fruits. Nous avons vu comment le serpent déployé en sa double spirale à partir de la source fertile était l'expression de l'Union du couple bien-heureux et nous pourrions dire maintenant que, pareil à un courant, le désir se véhicule le long de ces spires. C'est ainsi qu'au centre des spires, dans l'axe où le rayonnement du Désir est le plus dense nous voyons surgir le tronc de l'arbre, et là où son rayonnement va s'émouvoir en d'infinies subtilités différentes, nous voyons s'épanouir les branches et le feuillage. Le fruit de l'Union est cet arbre magnifique duquel je veux maintenant parler.

Du tronc nous ne dirons que peu de choses nous promettant d'y revenir bientôt. Il est naturellement une figure de l'axe du monde, mais est-il pour autant l'axe polaire, celui qui mène aux étoiles ? Et son pied jaillit-il du centre de toute chose à la source de toute manifestation et des quatre fleuves ? Autant de questions auxquelles nous répondrons plus tard.

(11) Ici, il convient peut-être d'évoquer les Fidèles d'Amour, cette secte mystérieuse que Dante mentionne et dont il était sans doute un membre éminent. La sculpture peut légitimement s'y référer en raison de l'époque de son origine (13^e siècle) et de l'importance qu'elle donne au rôle de la femme la maîtrise du serpent, c'est-à-dire dans la réalisation métaphysique par le Sexe et les forces affectives.



Quand Oswald Wirth commençait à penser
au « *Tarot des Imagiers du Moyen-Age* »
(vers 1890)



Ces deux hors-texte se rapportent à l'étude



de Gilles Ferrand : « Une sculpture vénitienne... »



Stanislas de Guaita :

« Quant aux grandes figures du Tarot... auxquelles vous travaillez, je vous envoie ci-joint quelques indications ésotériques dont je serais heureux que vous teniez compte... ».

(Lettre à Oswald Wirth, 27 novembre 1895).

Pour l'instant son écorce nous offre des aspérités en forme de nœuds qui nous incitent à faire son ascension. Nous comptons 7 branches qui se divisent en deux groupes : 6 branches qui se répartissent de 3 en 3 de part et d'autre de l'axe, puis une branche proprement axiale dont la facture est nettement distincte des précédentes et qui forme le second groupe. L'ensemble de ces 7 branches donne à l'arbre les qualités de « l'Arbre de la connaissance du bien et du mal » l'Arbre de Vie, celui placé au centre du jardin d'Eden, recevant plus volontiers l'attribution des douze stations solaires.

Nous suivrons la volonté de l'artiste qui a voulu distinguer l'arborescence en deux groupes. Le premier, de 6 branches, nous suggère l'incidence céleste dans l'œuvre qui s'élabore, la juste mesure et le rapport des influences célestes et terrestres qui participent à cette élaboration. Il nous faudra préciser la nature de cette participation terrestre en parlant de la figure placée au centre de l'arbre.

Le nombre 6 suggère également la figure du sceau de Salomon, l'alliance du ciel et de la terre dans le reflet du ciel à la surface des eaux. L'observateur doué verrait déjà s'y dessiner les traits de la face centrale, mais celle-ci viendra en son temps.

Que le regard se porte maintenant sur la branche axiale, nous voyons qu'elle est infiniment plus stylisée, elle a 8 petites feuilles, sur son tronc puis une feuille identique à son extrémité. Ici encore, je ne m'attacherai qu'aux 8 feuilles périphériques pour exprimer l'idée de cette septième branche, car il n'est pas souhaitable de totaliser ce qui est périphérique et sensible avec ce qui est proprement central

et non manifesté. Leurs natures respectives, quoique non sans rapport, ne sont pas du même ordre. Le nombre 8, par son graphisme traduit l'équilibre des deux natures que reproduit le caducée d'Hermès ; cet équilibre, qui ne peut être qu'une caractéristique du centre de toutes choses est naturellement attaché au symbole du centre et de l'axe et pourrait rendre compte de son rayonnement. Si nous pensons à l'enceinte sacrée, nous pouvons remarquer qu'elle est octogonale ou présente 8 portes, dont 6 d'ailleurs sont figurées identiques et les deux dernières nettement distinctes des précédentes : nous retrouvons ici la partition en 6 et 2 répétant l'idée que notre branchage exprime. Cette septième branche, à elle seule situe et délimite le Lieu que la sculpture concerne. Fixerions-nous cette idée, en proposant l'image des fonts baptismaux octogonaux ou celle de l'octuple Sentier de la Voie ?

Il serait souhaitable d'avoir maintenant présents à l'esprit les symboles de l'arc-en-ciel et celui des rayons du soleil. L'arc-en-ciel, alliance du ciel et de la terre, possède 7 couleurs dont 6 sont les six couleurs fondamentales. Quant à la septième, elle est invisible et synthétise les six dernières, elle est le reflet du Principe. De même parmi les 7 rayons du soleil, 6 d'entre eux se situent sur un plan horizontal, tandis que le septième est également dit invisible et direct et se tient perpendiculaire aux 6 précédents au centre de leurs intersections. Dans ces deux symboles le septième élément est toujours pur reflet du Principe, il ne participe pas de la manifestation des 6 autres tout en étant leur source commune. De plus, ce septième élément est toujours attaché au symbole du centre et de son Axe, enfin le soleil indi-

rectement, dans le cas de l'arc-en-ciel, ou directement pour le dernier symbole rend compte du pôle principal de la manifestation. Or, si nous regardons notre arbre nous retrouvons cette même partition de 6 branches plus UNE au centre de laquelle se place la figure antropomorphe. Cette figure est donc en filiation analogique avec le principe solaire. Mais l'artiste n'a point voulu que l'on fasse quelque confusion satanique, en confondant les lumières, le dessin de cette figure est volontairement chargé : Lucifer brille d'une lumière qui n'est pas la sienne, il n'est que l'image inversée de la Source. Il supporte cette lumière comme la Terre supporte le Ciel, dans la conjonction des deux pôles principal et substantiel de la manifestation.

La présence ici de Lucifer signe la chose créée, puisque toute chose du monde sensible a une appartenance luciférienne et que l'Arbre surgit de l'Oeuvre de celui qui se tient à ses pieds.

Nous disions que les 6 branches représentaient le rapport des influences célestes et terrestres qui participent à l'œuvre, nous reconnaissons ici la figure ténébreuse et terrestre de Lucifer qui nous rappelle sa contribution substantielle. Nous avons précédemment nommé cet arbre « l'Arbre de la connaissance du Bien et du Mal » en nous référant simplement au nombre de ses branches. Certains, et en droit, pourraient trouver cette justification un peu légère, aussi convient-il d'y revenir pour l'étayer, grâce à ce que nous venons d'étudier. Au centre du jardin était l'Arbre de Vie, puis à un endroit dont la situation par rapport au centre ne fut jamais précisée, il y eut « l'Arbre de la connaissance du Bien et du Mal ». Ce dernier exprime le dualisme complé-

et non manifesté. Leurs natures respectives, quoique non sans rapport, ne sont pas du même ordre. Le nombre 8, par son graphisme traduit l'équilibre des deux natures que reproduit le caducée d'Hermès ; cet équilibre, qui ne peut être qu'une caractéristique du centre de toutes choses est naturellement attaché au symbole du centre et de l'axe et pourrait rendre compte de son rayonnement. Si nous pensons à l'enceinte sacrée, nous pouvons remarquer qu'elle est octogonale ou présente 8 portes, dont 6 d'ailleurs sont figurées identiques et les deux dernières nettement distinctes des précédentes : nous retrouvons ici la partition en 6 et 2 répétant l'idée que notre branchage exprime. Cette septième branche, à elle seule situe et délimite le Lieu que la sculpture concerne. Fixerions-nous cette idée, en proposant l'image des fonts baptismaux octogonaux ou celle de l'octuple Sentier de la Voie ?

Il serait souhaitable d'avoir maintenant présents à l'esprit les symboles de l'arc-en-ciel et celui des rayons du soleil. L'arc-en-ciel, alliance du ciel et de la terre, possède 7 couleurs dont 6 sont les six couleurs fondamentales. Quant à la septième, elle est invisible et synthétise les six dernières, elle est le reflet du Principe. De même parmi les 7 rayons du soleil, 6 d'entre eux se situent sur un plan horizontal, tandis que le septième est également dit invisible et direct et se tient perpendiculaire aux 6 précédents au centre de leurs intersections. Dans ces deux symboles le septième élément est toujours pur reflet du Principe, il ne participe pas de la manifestation des 6 autres tout en étant leur source commune. De plus, ce septième élément est toujours attaché au symbole du centre et de son Axe, enfin le soleil indi-

rectement, dans le cas de l'arc-en-ciel, ou directement pour le dernier symbole rend compte du pôle principal de la manifestation. Or, si nous regardons notre arbre nous retrouvons cette même partition de 6 branches plus UNE au centre de laquelle se place la figure antropomorphe. Cette figure est donc en filiation analogique avec le principe solaire. Mais l'artiste n'a point voulu que l'on fasse quelque confusion satanique, en confondant les lumières, le dessin de cette figure est volontairement chargé : Lucifer brille d'une lumière qui n'est pas la sienne, il n'est que l'image inversée de la Source. Il supporte cette lumière comme la Terre supporte le Ciel, dans la conjonction des deux pôles principal et substantiel de la manifestation.

La présence ici de Lucifer signe la chose créée, puisque toute chose du monde sensible a une appartenance luciférienne et que l'Arbre surgit de l'Oeuvre de celui qui se tient à ses pieds.

Nous disions que les 6 branches représentaient le rapport des influences célestes et terrestres qui participent à l'œuvre, nous reconnaissons ici la figure ténébreuse et terrestre de Lucifer qui nous rappelle sa contribution substantielle. Nous avons précédemment nommé cet arbre « l'Arbre de la connaissance du Bien et du Mal » en nous référant simplement au nombre de ses branches. Certains, et en droit, pourraient trouver cette justification un peu légère, aussi convient-il d'y revenir pour l'étayer, grâce à ce que nous venons d'étudier. Au centre du jardin était l'Arbre de Vie, puis à un endroit dont la situation par rapport au centre ne fut jamais précisée, il y eut « l'Arbre de la connaissance du Bien et du Mal ». Ce dernier exprime le dualisme complé-

mentaire propre à la formation du monde sensible. Or, notre arbre appartient au domaine des manifestations, puisqu'il est la transcription de l'œuvre de celui qui se tient à ses pieds, il porte d'autre part la signature luciférienne qui atteste et confirme mieux encore cette appartenance au monde sensible et son analogie avec l'Arbre de la connaissance du Bien et du Mal. Voici, nous semble-t-il des raisons suffisantes pour justifier notre dénomination.

L'Ouvrier sera jugé par la beauté de son travail ; l'œuvre ici faite est d'une beauté que nul ne peut contester, puisque l'Arbre qui en a jailli rend compte de toute la création. L'Œuvre et son créateur se confondent en un même lieu : à l'Invariable Milieu notre héros a accédé. Que brillent maintenant sur lui les lumières de la gloire, car le voici Roi et Maître du monde sensible. Son âme est à l'image du cristal parfaitement taillé, qui reflète ainsi tous les aspects de ce monde. Cet Enfant de la Veuve a prouvé qu'il avait parfaitement réalisé les virtualités contenues dans l'initiation aux Petits Mystères : la maîtrise et la connaissance du serpent rédempteur que lui proposait sa compagne éternelle lui ont conféré Sagesse et Force.

Voici maintenant nommés et qualifiés tous les éléments que nous offrait cette sculpture allégorique, le développement qui nous y a conduit fut celui qui, d'étape en étape, suit la dynamique d'une investiture Royale. Puisque les Noms sont dits, nous pouvons maintenant envisager cette étude selon un point de vue statique, qui reprenant les éléments précédents ne les envisagera plus sous l'angle des productions successives de causes et d'effets, mais visera à définir leur situation respective à la lumière

de leur statut ontologique. Ces deux points de vue dynamique, puis statique achèveront notre étude.

Nous nous introduirons dans cette nouvelle perspective en considérant l'arbre comme point de repère, puisqu'il détermine l'axe et le centre. Axe selon lequel se manifeste l'incidence divine, puis centre (ou moment de l'axe) à la périphérie duquel s'organise la manifestation. A la droite de l'arbre se place la « Voie du Ciel », puis à sa gauche la « Voie de la Terre ».

L'Homme Véritable se situe au pied de l'arbre, car seul celui qui a pleinement réalisé les potentialités incluses dans son statut humain, celui qui est réintégré dans la situation primordiale, peut prétendre être ainsi « centré » par rapport au manifesté. Il est, ainsi que les multiples traditions le nomment : « le fils du Ciel et de la Terre ». Il joue vis-à-vis de la création, le rôle de régisseur éclairé par l'incidence divine.

Tandis qu'à la gauche de l'arbre, la « Voie de la Terre », figurée par l'image d'Eve, s'associe au pôle substantiel et passif de la manifestation. Son complémentaire inéluctable ne peut se trouver qu'en la figure du « Fils du Ciel et de la Terre », qui ayant parfaitement réalisé les deux natures tient le rôle du Ciel dans l'économie de la diade divine ainsi reconstituée.

Le serpent, en sa double spirale, unit ces deux principes que le symbolisme de la double spirale montre aux prises l'un de l'autre dans leur action et réaction réciproques, propre à la manifestation du monde sensible. De ce complémentarisme fructueux le serpent pourrait aussi témoigner, si on lui

conférait l'image démiurgique de l'Anima Mundi qui entre « Ciel et Terre » précède et porte la loi du monde corporel. Qu'à l'extrémité gauche de la double spirale la « Voie de la Terre » s'exprime sous les traits d'Eve totalement passive et disponible, n'est que justice en raison de son statut ontologique qui la définit comme pure potentialité. « Le Ciel couvre, la Terre supporte » dit la tradition Taoïste. Par contre, qu'à l'extrémité droite de cette même spirale, le Ciel se dessine sous les traits d'un personnage en « acte » comme l'indique son attitude volontaire vis-à-vis du serpent, implique quelques commentaires.

Tout d'abord, cela est normal, puisque l'attribut ontologique du Ciel est précisément cette activité entendue dans un sens transfiguré par rapport à l'activité de l'homme profane décentré. L'activité du Ciel est pur Désir. D'autre part, l'Homme Véritable placé en ce lieu doit refléter l'activité non agissante du Ciel dont il est le support. Nous retrouvons encore ici l'importance primordiale du geste de ce personnage qui le confirme dans son appartenance céleste et qui surtout lui assigne les qualités de l'homme libre puisque sa volonté n'est plus assujettie aux lois d'action et réaction propres au monde profane.

A l'homme régénéré, parvenu au centre de toutes choses, s'ouvrent les deux voies que sa situation privilégiée dans le cosmos lui propose.

L'initiation Sacerdotale le fera accéder aux états inconditionnés et supra-humain de l'être. L'Homme Véritable, tout en étant la synthèse du plan auquel il appartient, est tributaire encore de son avenir cyclique, tandis que l'Homme Transcendant échappe

et se délie pour toujours de cette évolution. Nous pouvons préciser cette idée en sachant que l'Homme Véritable reste encore, malgré qu'il en ait magistralement situé les pôles, assujetti au complémentarisme du couple « Ciel-Terre » ou « Essence-Substance » tandis qu'en l'Homme Transcendant ces deux termes se dissolvent dans la réintégration au Principe initial auquel s'identifie l'Initié aux Grands Mystères. Nous voyons que dans cette perspective offerte par l'initiation sacerdotale tout le dualisme exprimé au pied de l'arbre converge vers le tronc et se dissout dans l'axe par l'union au principe. La nature double de « l'Arbre de la connaissance du Bien et du Mal », se transfigure en celle de l'Arbre de Vie.

Cette sculpture alors s'annihile et disparaît à nos yeux, elle est incapable de témoigner sous sa forme sensible du processus initiatique qui s'engage, puisque celui-ci est au delà de notre monde.

Par contre, si nous envisageons l'investiture royale, propre à l'Homme Véritable qui demeure en ce plan d'existence de l'être, la sculpture à nouveau est là, pour nous transcrire le rôle et les conditions de cette investiture.

Nous rejoignons ainsi notre développement précédent au moment où nous avons conféré les qualifications du couple « Terre Ciel » à Eve et à l'Homme véritable. Or, l'investiture royale confère à l'Initié un dessein qui vise le monde sensible. Il s'agit d'actualiser dans son plan d'existence l'alliance du Ciel et de la Terre, l'Initié étant devenu le médiateur de ceux-ci. Il convient que par sa présence l'ordre de production des phénomènes, soit harmonieusement proportionné en Ciel et Terre, afin

qu'ils se conforment aux Plans du Grand Architecte, dont l'Initié reçoit en sa position centrale l'incidence directe de sa Volonté.

La sculpture devient ici explicite. Elle nous montre la Terre en figure d'Eve, qui n'est que l'extériorisation de la nature Maternelle et Terrestre de l'Homme Véritable. Celui-ci, en temps qu'Androgyne et Fils du Ciel et de la Terre, doit accomplir l'Inceste Divin avec sa nature Maternelle extériorisée, pour que soit reproduite l'union du Ciel et de la Terre ; union dans laquelle le Roi tient le rôle du Ciel (12). De plus, et c'est le plus important, dans cette fonction formatrice du monde sensible. l'Homme Véritable (le Fils Roi) traduit la Volonté du Principe initial.

Cet aspect, volontaire et divin de sa fonction s'exprime par la maîtrise de la double spirale que forme le serpent.

Nous remarquons combien le point de vue statique et la perspective de l'investiture Royale que nous avons développés à l'instant rejoignent dans leurs implications ultimes le point de vue dynamique du début ; juste et souhaitable retour, en raison du processus cyclique que suscite l'association des complémentaires.

Voici que s'épuisent les formes que j'ai pu donner à mon intuition initiale. Du jour où cette sculpture me fut connue à maintenant, j'ai rendu grâce au dessein de CELLE qui l'a placée sur mon chemin.

(12) Les fonctions du Roi et de la Reine, ne peuvent se justifier que dans les perspectives que nous développons ici.

LA CHARTE DE COLOGNE

UN DOCUMENT MAÇONNIQUE SENSATIONNEL

par H.S. JANSMA

NOTE LIMINAIRE DU TRADUCTEUR

L'article qui suit est extrait de la revue maçonnique « Thot » (numéro 2 de 1962 pour Apprentis) éditée en néerlandais aux Pays-Bas par la fondation maçonnique « Ritus en Tempelbouw » (a). Il est regrettable que la connaissance du néerlandais ne soit pas davantage répandue parmi les Maçons de langue française. Ils auraient ainsi la joie de pouvoir prendre contact avec une maçonnerie peu connue en France, faite de sérieux, d'austérité et d'une indéniable grandeur.



UN des documents les plus remarquables que nous possédions au sujet de la Franc-Maçonnerie, est le rapport d'une réunion tenue à Cologne le 24 juin 1535, et groupant les délégués de dix-neuf loges de francs-maçons de toute l'Europe. Avec les procès-verbaux — rédigés dans le courant des années 1637 et 1638 — d'une loge de La Haye, dénommée « Frederik Vreedendal » (b), ce document, connu dans la littérature maçonnique sous le nom de « Charte de Cologne », entra, selon toute vraisemblance

(a) Rite et Construction du Temple.

(b) Frédéric au Val de Paix (N. du T.).

vers 1816 et d'une manière mystérieuse, en la possession du Prince Frédéric (1) qui venait, cette même année, d'être élevé à la dignité de Grand Maître National de l'Ordre des Francs-Maçons.

Le premier écrit dans lequel le Prince fait état de sa découverte est une planche tracée du 13 juin 1818 envoyée à toutes les loges de notre pays et rédigée comme suit :

« Ayant acquis, il y a quelques mois, certaines pièces touchant la Fraternité des Francs-Maçons, et parmi elles deux qui, après enquête, sont apparues d'une grande importance tant pour l'Ordre, en général, que pour l'histoire de celui-ci dans les provinces septentrionales (c) de ce royaume en particulier, j'ai estimé, en ce qui concerne le premier document, daté de 1535, rédigé sur parchemin en écriture chiffrée et en latin devoir le faire examiner par des experts et transcrire, et en faire dûment vidimer les copies et, en ce qui concerne le deuxième document, étant une partie des notules d'une loge établie à La Haye en 1637, d'en avoir fait tirer copie et de devoir, par les présentes, l'envoyer à toutes les loges.

« Mon but en envoyant ces deux documents est double :

« 1^o Inciter les différentes loges à rechercher en

(1) Voyez par exemple deux extraits provenant du chapitre « Le Prince Frédéric en tant que Grand Maître National » par G. Postma (Thot 1961-5, p. 170).

(c) Les Pays-Bas comprenaient à l'époque les pays de Hollande et de Belgique. Le Prince vise ici la Hollande.

leurs Orients respectifs les anciens documents concernant l'Ordre et qui pourraient encore reposer çà et là et m'en donner connaissance.

« 2^o Attirer l'attention des Loges respectives sur le véritable esprit et les institutions de l'Ordre même comme ils sont révélés par le document de 1535, et dont il conviendrait peut-être de s'inspirer pour purifier l'Ordre de tant d'abus et d'adjonctions arbitraires qui s'y sont infiltrés depuis cette époque.

« Je vais confectionner un fac simile (2) de l'original de 1535, pour pouvoir l'envoyer à chacune des loges, cependant que je ferai déposer le document lui-même dans les archives du Grand Orient, afin que tous les Frères qui voudraient l'examiner puissent en avoir l'occasion. »

La Charte à laquelle nous nous limiterons dans l'exposé qui suit, est, sans aucun doute, le plus énigmatique des deux documents. Elle contient un exposé des principes fondamentaux de la Franc-Maçonnerie. La déclaration de dix-neuf présidents des loges de Francs-Maçons de nombreuses villes d'Europe — dont Amsterdam, Rotterdam et Middeburg — est établie en un latin douteux et consignée en écriture cryptique maçonnique (3). Parmi les signataires nous remarquons quelques personnages historiques connus, comme Hermann, Comte von Wied, archevêque de Cologne, qui présidait la réunion et celles des réformateurs Prae-

(2) Reproduit en ce numéro en véritable grandeur.

(3) Voyez au sujet de la signification à accorder à l'écriture cryptique maçonnique et des conclusions que l'on en peut tirer au sujet de l'authenticité de ladite pièce les considérations du F.: Dr P.H. Pott in Thot 1962-1, p. 21.

positus et Melanchton. La présence de ce dernier nom suscita une discussion passionnée sur la question de savoir si Melanchton pouvait bien être présent à Cologne ce jour-là parce que, d'une de ses lettres que nous connaissons, il se trouvait encore à Wittemberg peu de temps auparavant.

Le contenu du document peut se résumer de la manière suivante (4) :

Après l'en-tête A.M.D.G.O. (5), la pièce débute par une déclaration des Maîtres élus de la respectable fraternité vouée à saint Jean; en leurs qualités de délégués des loges ou ateliers (*mansiorum seu tabernaculorum*) de Londres, Edimbourg, Vienne, Amsterdam, Paris, Lyon, Francfort, Hambourg, Anvers, Rotterdam, Madrid, Venise, Gand, Königsberg, Bruxelles, Dantzig, Middelbourg, Brême et Cologne, ces Maîtres Elus se sont réunis pour rédiger une lettre adressée à tous les francs-maçons présents et à venir. L'assemblée constate que la société des « *liberi caementarii* » (6) ne tire pas son origine des Chevaliers du Temple, ni à quelque autre Ordre de Chevalerie soit clérical soit laïque, mais date de bien plus loin. L'Ordre serait né au temps des schismes ecclésiastiques de l'Antiquité, lorsque des esprits sages et éclairés s'engagèrent par un serment saint de conserver purs et intacts les principes spirituels du christianisme. Ils se

(4) D'après : Lennehof-Posner, Internationales Frei-Maurerlexikon.

(5) « *Ad Majorem Dei Gloriam Omnipotentis* » ou « *A la plus Grande Gloire de Dieu Tout Puissant* ».

(6) Littéralement : maçons libres (*caementarius* est manifestement dérivé du substantif « *caementum* » c'est-à-dire de la pierre naturelle broyée pour cimenter). D'après la conception qui a actuellement cours, la notion « franc-maçon » est apparue plus tard en Angleterre et est dérivée de « *freestone mason* » (« maçon travaillant sur la pierre tendre »).

choisirent comme patron Jean le Baptiste et se nommèrent d'ailleurs « *Fratres Joanni Sacri* ».

Les Maîtres se choisirent des collaborateurs ou compagnons, tandis que ceux qui restaient étaient nommés apprentis. A l'exception de ces trois grades, cette société connaissait, à l'origine, outre les Maîtres, les Maîtres élus (*electi*) et les Maîtres élus en chef (*summi electi*). Pour sauvegarder la cohésion de la fraternité, l'on plaça à sa tête un Grand-Maître, le « *summus magister* » ou patriarche. La direction de la fraternité était entre les mains des Maîtres élus. Leur tâche consistait à veiller au maintien des lois. En outre ils étaient chargés de défendre l'Ordre contre les atteintes du monde extérieur.

Seul le nom « *Fratres Joannaei* » fut accepté parce que la fraternité avait été connue avant 1440 sous ce nom. La qualité de membre n'était ouverte qu'à ceux qui confessaient la religion chrétienne.

Lors de l'admission, aucun tourment physique ne pouvait être appliqué, mais uniquement des épreuves qui étaient nécessaires pour pénétrer la force d'âme et le caractère des novices.

Dans les devoirs entrainait l'obéissance à l'autorité séculière, établie légalement. A la base de la fraternité se trouvaient les principes suivants : « *Omnes homines veluti fratres et propinquos ama et dilige* » (7) et « *Deo quod Dei, imperatori quod imperatoris est tribuito* » (8).

(7) Aime tous les hommes et ton prochain comme tes frères.

(8) Rends à Dieu ce qui est à Dieu et à l'empereur ce qui est à l'empereur.

Les secrets de la Compagnie servaient uniquement à faire le bien sans qu'il y paraisse extérieurement et de poursuivre sans cesse les buts fixés. Le jour de la Saint-Jean fut adopté comme jour de la fête annuelle.

Pouvaient seulement être reconnus comme frères ceux qui, sous la conduite d'un Maître élu et en présence d'au moins sept frères, avaient été initiés dans les secrets et étaient capables de prouver leur acceptation de signes et de mots. En outre, les signes et les mots divergents des ateliers de Hambourg, Rotterdam, Middelbourg et Venise qui avaient été établis à la manière « écossaise » furent reconnus.

De cette déclaration l'on établit dix-neuf copies que l'on envoya, en vue de réaliser l'unité à toutes les loges existant isolément.

Tel est le contenu de la Charte.

..

Ensuite, le Prince indique comme deuxième but à son envoi « d'attirer l'attention des loges sur l'esprit réel de l'Ordre ». Et ceci permet de supposer que l'entourage immédiat du Prince — en particulier, son député, le Fr.: Anton Reinhard Falck — voyait dans la Charte une base historique pour abolir certains Hauts Grades bien déterminés (d). Si l'on prend en considération le jeune âge du Prince à l'époque — 21 ans — il est difficile d'admettre qu'il ait déjà pu se former une opinion personnelle sur ce point. Il est dès lors

(d) Cf. « Le Symbolisme » n° 365, mai-juin 1964 l'article du Dr P.H. Pott pp. 299 et 59.

remarquable en soi que le document vint à la lumière juste au moment où la lutte contre les Hauts Grades s'engageait et s'adaptait si bien à la politique de ceux qui détenaient à l'époque les leviers de commande de l'Ordre.

Sur l'ordre du Prince, la Charte fut présentée en mars 1818 par le Gr.: Secr.:, le F.: van Vreedenburg, à une réunion des dirigeants des loges de La Haye et de Delft (ceux-ci se réunissaient, à cette époque, régulièrement pour discuter des questions importantes touchant l'Ordre); cette réunion était composée de douze frères sous la présidence de d'Yvoy van Mijdrecht (9). Il fut d'ailleurs chargé de la direction de cette commission contre son gré.

De cette réunion fut établi le rapport suivant qui fut envoyé à toutes les loges ainsi qu'une traduction de la Charte écrite de la main du F.: G. Vosmaer :

« Le F.: van Vreedenburg, Membre de notre Commission, agissant sur mandat de SON ALTESSE VENERABLE, nous a soumis un vieux document venu en la possession de ladite Altesse, écrit sur parchemin en caractères (e); après l'avoir soumis à notre réunion, ledit document a été vu par les mêmes et examiné aux fins d'être transcrit en écriture ordinaire et d'établir de son contenu une copie vidimée.

« Si est-il que nous, membres faisant partie de

(9) Le baron M.L. van Hangest d'Yvoy van Mijdrecht (1753-1831) fut entre autre adjudant du Prince et Grand Archiviste de l'Ordre (1818-1831).

(e) Sous-entendu : maçonniques (N. du T.).

la susdite Commission, déclarons, ce jour d'hui quinzième de mars de l'an 1818 (e.: v.:), avoir vu et avoir lu certaine lettre ouverte, écrite sur parchemin in plano, en caractères (e) et en langue latine, ledit parchemin étant intact en son entier et non rasé, et sous-signé par dix-neuf signatures (non en caractères (e) mais en lettres ordinaires), de laquelle lettre ouverte, ici insérée littéralement, le contenu est le suivant :

(Suit le texte latin et le texte latin corrigé en fonction des nombreuses fautes d'orthographe.)

« Ainsi, nous, après la précédente collation des textes, avons trouvé bon d'accorder l'écrit ci-dessus inséré avec la lettre principale susmentionnée, et avons-nous, dans l'intérêt de la vérité, validé la présente par nos signatures, en l'O.: de La Haye, ce quinzième jour du premier mois de l'an de la L.: 5818 (15 mars 1818 e.: v.:). »

Ont signé :

Max L. d'Yvoy van Mijdrecht, président.

F.A. van Rappard, G. Vosmaer, H.J. van Ingen, Députés de la L.: « l'Union Royale » O.: de La Haye.

M. Bonte, L.A.J. EEchout, A. de Monye, Députés de la L.: « Eendragt maakt Magt » O.: de La Haye.

A.C. Noodt Wz., J.W. van Vreedenburch, M.A. Wynaendts, Députés de la L.: « Silentium » O.: de Delft.

W.F. van Reede, M.Q. Hartingh Comans, Députés de la L.: « L'Union Frédéric » O.: de La Haye

Après son examen par les membres présents à la réunion, l'original — contrairement à la promesse du Prince dans la pl.: tracée du 13 juin 1818 — ne fut pas remis dans les archives de l'Ordre, mais resta — selon une opinion généralement reçue — en sa possession particulière (10).

Comme l'on pouvait s'y attendre, la publication de ce document donna lieu à une abondante littérature. Un premier examen dû au F.: F.A. van Rappard parut dans l'Almanach des Francs-Maçons de 1821. Après une paraphrase du contenu de la Charte, il exalte en la langue fleurie de ce temps l'initiative des « hommes sages et éclairés, venus de tous les coins de l'Europe, afin de se mettre d'accord sur les intérêts les plus chers de l'Ordre ! Quel spectacle digne du plus haut respect ! Mon imagination me dépeint le prudent et vigilant Maître du Temple, établi à Cologne, ouvrant, à la tête de ses co-délégués, la Loge la plus importante qui ait jamais tenu ses assises ».

L'on chercherait en vain la moindre trace de doute concernant l'authenticité. Bien au contraire, il en repousse la seule idée comme absurde. Plus tard, comme secrétaire d'une nouvelle commission d'enquête sur l'authenticité de la Charte, devait-il s'exprimer d'une manière moins positive.

Le prestige de la Charte atteignit son point culminant lorsque la loge Amstellodamoise « La Bien Aimée » qui se considérait comme la conti-

(10) Dans une pl.: tracée du 19 mars 1846 à la commission, le Prince déclara qu'il était possible que la pièce se fût « égarée » à la suite de « nombreux déménagements » et de « la fatale insurrection de Belgique en 1830 ».

nuatrice de « Frederiks Vreedendal » (f) — témoin son nom originaire « De la Paix » (g) — organisa en 1835 des festivités « en souvenir du jubilé tricentenaire de la Charte de Cologne ». Le Grand Orient des Pays-Bas fit frapper à cette occasion une médaille commémorative sur la proposition du F.: van Rappard.

Ces événements, et surtout les doutes émis à l'étranger sur l'authenticité du document, donnèrent lieu, en 1835 et sur mandat du Prince, à un nouvel examen.

C'est seulement en juin 1838 que la commission d'enquête dont le F.: van Rappard assumait le secrétariat, publia un rapport intitulé « provisoire ». Ce rapport fait état des nombreuses difficultés que la commission a rencontrées dans son travail, de même que du peu de collaboration des loges des Pays-Bas. De ce document émane un esprit de doute et d'incertitude. Manifestement, l'on n'est pas resté insensible au courant de critique venu de l'intérieur comme de l'étranger.

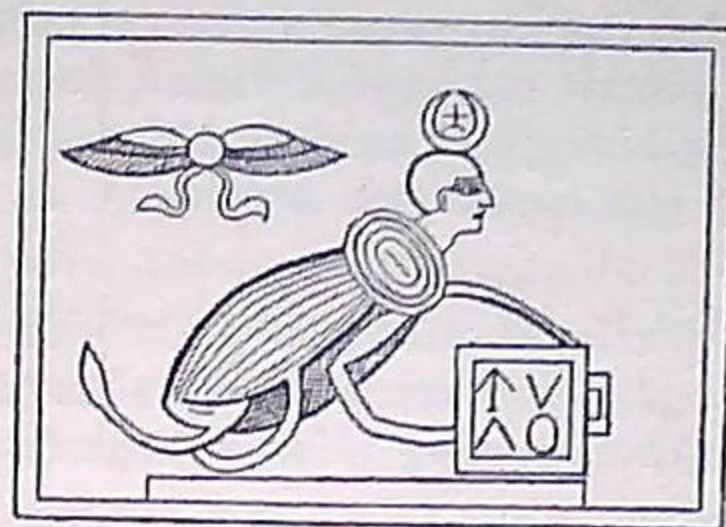
Un rapport « définitif », avec un jugement final sur l'authenticité ou la non-authenticité de la Charte, ne fut jamais publié par la commission.

Nous pensons avoir bien fait, avant d'approfondir davantage l'un ou l'autre point, de communiquer aux FF.: cette courte histoire évoquant la Charte de Cologne.

(Traduction C. Urbst).

(f) Frédéric du Val de Paix (N. du T.).

(g) Un certain nombre des plus anciennes loges néerlandaises ont un titre français (N. du T.).



” ... PASSÉ A L'ORIENT ÉTERNEL ! ”

par Jean CLERBOIS



DANS les voyages symboliques, le récipiendaire part toujours de l'Occident où se dresse la façade de l'objectivité, autrement dit la fantasmagorie des apparences, pour aboutir à l'Orient, où il reçoit la Lumière.

Au passage d'un F.: à « l'Orient Eternel » nous tirons la batterie de deuil.

« G.: G.: G.: mais espérons ! » Espérons quoi, sinon la survie ?

Dans les « MYSTÈRES DE L'ART ROYAL », notre F.: Oswald WIRTH constate : « Mourir, c'est passer d'un mode d'existence à un autre, car rien ne se perd. La Science moderne concorde sur ce point avec l'intuition primordiale de l'espèce humaine ».

Qu'est-ce que la mort ? Cela revient, par opposition, à demander ce qu'est la vie. Or, si nous

croyons parfaitement savoir ce qu'est la mort, personne n'a jamais expliqué l'origine de la vie. Les plus grands biologistes se sont déclarés incapables de fournir une explication matérielle de ce grand problème.

Il est difficile de nier que cette idée de mort, suivie de régénérescence, a toujours hanté les hommes à la recherche d'un idéal de sagesse.

Aussi loin qu'on puisse remonter dans l'histoire des civilisations, on constate que l'être humain a toujours eu tendance à refuser l'idée de la destruction totale de sa personnalité.

L'homme préhistorique a eu la conviction qu'existait en lui un principe indépendant du corps, lui survivant et menant, après la mort physiologique, une vie indépendante. Si l'on s'inquiète du cadavre, si on le soumet à certaines pratiques funéraires, c'est qu'on croit à une réalité immatérielle, quelle qu'elle soit, exigeant soins et respect, poursuivant dans un « autre monde » des activités mystérieuses.

Nous ne connaissons guère les Atlantes, peuple hyperboréen, que par les deux récits de PLATON : LE TIMEE et CRITIAS. Leur dieu POSEIDON, symbolisé par la double hache, représentait le corps et l'esprit. On sait que leur culte solaire défiait la Beauté.

Le système de la transmigration, faisant renaître heureux ou malheureux après une existence bonne ou mauvaise, se trouve dans les religions pratiquées en Amérique par les anciens MAYAS, INCAS ou AZTÈQUES et plus près de nous par les Peaux Rouges, comme nous l'avons vu dans LE RITE DU CALUMET.

Les DRUIDES enseignaient que la mort n'est qu'un voyage ; que la vie continue au delà de la tombe, dans une île bienheureuse, qui pourrait être une nostalgie de l'Atlantide. On comprend dès lors la bravoure des combattants gaulois et leur total mépris de la mort.

HERMES Trismégiste donnait ce conseil : « Arme-toi du flambeau des mystères, et dans la nuit terrestre tu découvriras ton double lumineux, ton âme céleste. Suis ce guide divin et qu'il soit ton génie. Il tient la clef de tes existences passées et futures ». Il affirmait que l'être passe par une série de degrés. Cette ascension est en même temps un dépouillement des entraves individuelles, représentées par des vies, autant de degrés initiatiques.

« L'âme, disait-il, est un feu voilé. Quand on le néglige, il s'obscurcit et s'éteint. Mais quand on y verse l'huile sainte de l'Amour, il devient une flamme immortelle ».

..

Aux Indes, l'homme participe de l'émanation divine dont un rayon forme en tout être une partie désincarnée qui lui sert de guide dans toutes les phases de son évolution.

Si l'Inde n'a pas découvert le secret de la vie, elle l'a probablement circonscrit, au cours de plusieurs millénaires, de la manière la plus inquisitive qui soit possible. C'est la loi du KARMA qui veut dire « ACTE ». Ce que nous faisons dans le monde présent n'est pas seulement le résultat de ce que nous avons fait dans quelque existence passée, mais aussi la cause de ce que nous ferons dans un autre.

Parmi toutes les tendances hindoues, celle du KARMA, de la transmigration est certes la plus logique. Elle est remplie d'espérance et de justice.

Selon KRISHNA « tu portes en toi-même un ami sublime que tu ne connais pas. L'âme qui a trouvé Dieu est délivrée de la renaissance et de la mort, de la vieillesse et de la douleur, et boit l'eau de l'immortalité. Comme une personne rejette de vieux habits pour en prendre de nouveaux, ainsi l'âme incarnée rejette son corps pour en prendre d'autres ».

Cette tradition, toujours vivante, a notamment un prolongement dans la civilisation du THIBET, ainsi que le constate MARCO PALLIS dans son beau livre « LA VIE ACTIVE » : *A la fin de tout, viendra la délivrance en fonction de la loi universelle que celui qui perd sa vie la trouvera* ».

A la base de la croyance chinoise dont les origines écrites remontent à FO-HI, avec le plus vieux livre de l'humanité le « KI-KONG », il y a la grande triade CIEL - TERRE - HOMME. Aucun dogme n'est imposé. Croire en Dieu est, pour un Chinois, croire en lui-même. N'est-il pas Fils du Ciel ?

Avec le TAO, LAO-TSEU a expliqué que l'homme évolue mathématiquement vers la perfection sans jamais repasser par le même état, à la manière d'une spirale. La mort n'est que le passage d'un état à un autre, mais on les parcourt dans la joie ou dans les larmes selon la façon dont on a vécu antérieurement.

La religion primitive du JAPON est cet ensemble de croyances qui a reçu le nom de SHINTOISME : culte des forces naturelles et surtout culte des ancêtres. Les esprits des morts continuent à habiter

près des vivants et à participer invisiblement à leur existence. Après de nombreuses années, l'esprit du mort se réincarne.

C'est dans l'AVESTA qu'on trouve la doctrine de ZOROASTRE, avec l'opposition des forces du bien et du mal, de la lumière et des ténèbres. La substance de l'homme est tirée de la lumière. Pour s'être uni à la matière, l'homme subit l'enfer terrestre où son âme demeure jusqu'à une existence future.

THALES, le premier des sept sages de la Grèce, avait professé, à son retour d'Égypte, que « l'âme se meut par elle-même ».

Pour les initiés des « mystères d'ELEUSIS ». l'ensemencement du blé dans les profondeurs du sillon et sa réparation à la saison suivante, avaient conduit à la conclusion que les êtres humains participaient, eux aussi, à ce cycle de la mort suivie de résurrection.

L'initiation donnait la clé de la vie future et les moyens d'y parvenir. Ces moyens étaient vraisemblablement des rituels magiques, des « mots de passe », des inflexions de voix dans leur prononciation qui précisaient le sens cadré des secrets.

On a retrouvé l'inscription suivante sur le Temple d'ELEUSIS. « Les grands systèmes qui émanent des dieux font que, pour les mortels, la mort n'est plus un malheur mais une joie ».

Les pythagoriciens ont affirmé : « La naissance terrestre est une mort et la mort est une résurrection quand l'âme regagne une planète chaque fois différente. Une loi inflexible oblige l'âme à se réincarner pour subir de nouvelles épreuves, jusqu'à ce qu'ayant atteint la perfection elle franchisse le cercle des incarnations ».

500 ans avant notre ère, EMPEDOCLE proclama l'existence des quatre éléments que nous connaissons et disait : « Quelque sublime que soit une âme, une fois engloutie dans le corps elle perd temporairement le souvenir de tout son passé. Le développement de sa conscience terrestre est soumis aux lois du monde où elle s'incarne ».

Le premier SOCRATE déclara : « Connais-toi toi-même » et il reconnaissait : « Je sais que je ne sais rien ». Il pensait que l'âme délivrée de l'enveloppe mortelle du corps se rendra « Vers ce qui est semblable à elle, immatériel, immortel, divin ». Elle sera alors délivrée de l'erreur et de tous les maux humains.

Son disciple PLATON engageait à s'affranchir des apparences et c'est ce qu'il exprime dans le célèbre mythe de la caverne. Nous vivons dans le domaine des sens, telle est la condition humaine. Nous ne voyons que des objets matériels et nous pensons que c'est là toute la réalité. Mais au delà existe le domaine des réalités immuables. Il enseignait que « la mort est un sommeil suivi de renaissances. Revenu à la vie palpable, on croit apprendre alors qu'on ne fait que se souvenir ».

..

La tradition hébraïque nous apprend qu'ADAM connaissait l'arbre de science, mais n'eut pas le temps de découvrir l'arbre de vie. En effet, l'homme n'a jamais cessé de faire de la science au cours des siècles et nous savons que l'humanité est aujourd'hui plongée dans les progrès de cette science.

MOISE évoquait le développement transcendant de l'âme par existences alternées. Et cependant l'arbre de vie est demeuré caché à l'homme, les traditions seules lui en révèlent l'existence. L'homme ne s'est pas découragé, l'Arbre de Vie c'est le grand œuvre !

C'est notamment JOSEPH qui a exposé les idées des Esséniens sur la vie future. Il s'agissait d'une communauté ayant adopté le système des pythagoriciens. La découverte, à partir de 1947, des manuscrits de la Mer Morte a apporté quelques lueurs. Dénommés « manuels de discipline », ils furent rédigés une cinquantaine d'années avant notre ère. Il y est question de la guerre des Fils de la Lumière contre les Fils des Ténèbres. Leur chef était le « Maître de Justice » et ils répandirent la coutume du baptême.

On sait que, selon les Evangiles, l'un d'eux, surnommé Jean le Baptiste, eut le privilège de baptiser JÉSUS qui fut donc Essénien.

La profondeur de l'enseignement de Jésus, en dehors de la grande loi d'Amour universel — déjà traitée ici — apparaît dans son entretien avec le pharisien Nicodème, raconté par Saint Jean :

« Si un homme ne naît d'eau et d'esprit, il ne peut entrer dans le royaume de Dieu. Ce qui est né de chair est chair et ce qui est esprit est esprit. Il faut que vous naissiez de nouveau. Le vent souffle où il veut et tu entends le bruit, mais tu ne sais d'où il vient ni où il va. Il en est de même de tout homme qui est né de l'Esprit. C'est l'esprit qui vivifie, la chair ne sert de rien ».

« Insensé », disait aux Corinthiens, PAUL, l'un

des disciples de Jésus » *ce que tu sèmes ne prend point vie s'il ne meurt auparavant* ».

Le philosophe empereur, Marc AURELE, affirmait que « la beauté et l'harmonie du ciel étoilé, proclament avec évidence l'intervention d'esprits supérieurs. S'ils n'existaient pas, il faudrait dire que l'homme, avec sa raison, est l'être le plus parfait de l'Univers. C'est insoutenable ».

Pour Saint AUGUSTIN, la première vérité, la plus immédiatement connue, c'est le fait de notre existence « Je sais que je vis ». Le fameux « Je pense, donc je suis », de DESCARTES, n'est qu'une utilisation du principe établi avec une insistance particulière par Saint AUGUSTIN.



Pour l'ISLAM, l'expérience de la mort est à peu près comme celle d'un homme qui aurait vécu toute sa vie dans une chambre obscure et qui se verrait subitement transporté sur le sommet d'une montagne. Il embrasserait de son regard tout le vaste pays. Les œuvres des hommes lui paraîtraient minuscules. C'est ainsi que l'âme, accrochée au corps et à la terre, perçoit l'inépuisable diversité des choses et les abîmes incommensurables des mondes. Elle se voit dans son contexte universel et se rend compte que la vie n'a été qu'un instant.

Selon un hadith, l'homme dort et quand il meurt, il se réveille. En écrivant dans le Koran que « la vie humaine n'est que la préparation de la vraie vie », MAHOMET s'est conformé aux traditions antérieures et nous trouvons des interprétations à la

fois plus ésotériques et plus modernes chez les Soufis.



Durant la période médiévale, les Alchimistes par crainte des persécutions, ont masqué leurs préoccupations philosophiques à l'aide de formules idéographiques. Le grand arcane des hermétistes c'est l'âme source d'intelligence, entretenant la vie. Ils recherchent la Gnose des initiés. Le macrocosme et le microcosme sont représentés par les triangles enlacés du Sceau de SALOMON.

L'un des fondements de la philosophie hermétique était l'affirmation de l'unité de la matière que les adeptes représentaient par l'antique symbole du serpent Ouroboros qui se mord la queue. Tout passé dans le monde est soumis à un perpétuel devenir, mais rien ne meurt, rien ne disparaît. OUROBOROS, c'est le symbole de l'évolution. Il renaît sans cesse de sa propre destruction en un mouvement sans fin.

On a dit que DANTE fut un gnostique, c'est vrai si l'on considère que, comme les disciples de Simon le Magicien, il renia l'apôtre Pierre. En fait, adversaire de la papauté, son œuvre est une épopée johannique. Il prend pour guide Saint Bernard qui avait rédigé la règle de l'Ordre du Temple.

La VITA NUOVA, si bien interprétée par nos FF. : René GUENON et Antonio COEN, nous le montre comme un précurseur de la F. : M. : moderne, puisque BEATRIX est le symbole de la connaissance que nous cherchons en Loge. Les divers voyages symboliques de DANTE n'ont d'autre sens que la

conquête des états supra-humains, le centre du cercle.

L'Ordre des Templiers, qui devait durer trois siècles, les derniers de l'époque médiévale, se basait sur la nature, en passant par l'homme, pour aboutir à Dieu. On connaît la fin, sur le bûcher, du dernier Grand Maître Jacques de MOLAY en 1314 : « Le corps est au roi de France, mais l'âme est à Dieu ».

..

Très en avance sur son époque (début du 16^e siècle) le médecin suisse PARACELSE a écrit : « Tout ce qui existe vit et possède une âme, aussi bien les animaux que les plantes, les pierres, les métaux, les astres. Tout baigne dans l'âme commune de la Nature et la vie évolue du caillou à Dieu. L'intervalle qui sépare la Terre des astres est rempli d'énergie vitale. Naître et mourir ne sont que des modes différents de la même chose ».

RABELAIS, trait d'union entre le Moyen-Age et les temps modernes, à travers les grasses plaisanteries de PANTAGRUEL, ouvrage essentiellement symbolique, est l'auteur de cette profonde réflexion : « Science sans conscience, n'est que ruine de l'âme ».

L'époque des Rose-Croix se situe à la fin du Moyen-Age et au début de la Renaissance. Ils désiraient la réforme du monde sous la forme d'un christianisme épuré. On connaît leur devise « De Dieu nous naissons ; en Jésus nous mourons ; pour l'Esprit Saint nous revivons ». Après avoir lancé leur message d'amour fraternel, ils se rendirent après 1648 (Traité de WESTPHALIE), les uns en Ecosse, les autres au Thibet.

C'est dans les ESSAIS de MONTAIGNE qu'on trouve la recherche d'un « Esprit sain dans un corps sain ».

DESCARTES, créateur de la méthode rationaliste, n'en était pas moins un fervent déiste.

« *L'immortalité de l'âme*, écrit assez rudement PASCAL dans ses « Pensées », est une chose qui nous touche si profondément, qu'il faut avoir perdu tout sentiment pour être dans l'indifférence de savoir ce qu'il en est. Ainsi, notre devoir est de nous éclairer sur ce sujet dont dépend notre unique conduite ».

« *Le corps*, selon le mot de LEIBNITZ, ne vit que dans le présent. L'Esprit seul retient le passé et anticipe sur l'avenir ».

KANT, qui s'était efforcé de construire une morale sans la fonder sur la métaphysique, a cependant introduit celle-ci comme couronnement de son système, sous la forme de postulats qui sont : la liberté de la volonté, l'immortalité de l'âme et l'existence de Dieu.

Le philosophe HEGEL a dit : « *La mort est le commencement de la vie de l'esprit* ».

Auguste COMTE affirmait que « *L'humanité se compose de plus de morts que de vivants, car les vivants d'aujourd'hui vivent spirituellement de la vie de ceux qui les ont précédés* ». Mais ce serait trahir sa pensée que d'y voir autre chose qu'une constatation sociologique.

« *L'Expérience*, et c'est Claude BERNARD qui le dit, est la seule source de la connaissance humaine. Tout dérive d'elle et tout se ramène en fin de compte à elle. A une condition toutefois, c'est qu'on

ne restreigne pas l'expérience au domaine des apparences sensibles ou des phénomènes quantitatifs ou mesurables qui sont l'objet des sciences mathématiques de la nature ; qu'à côté de l'expérience physique, on admette une expérience psychologique et une expérience morale capables de nous introduire dans le domaine des réalités spirituelles que la science positive ignore, mais au seuil duquel elle nous conduit inévitablement » et il a ajouté : « En physiologie, le matérialisme ne conduit à rien et n'explique rien ».

« Notre cerveau, dit BERGSON, est incapable de se représenter la vraie nature de la vie. La vie n'est qu'un pauvre mot qui traduit notre ignorance à l'expliquer par des phénomènes physico-chimiques ».

BERGSON croyait à la survie personnelle. Il assimilait la conscience à l'âme et constatait qu'elle déborde infiniment le cerveau. Il établissait son indépendance et déclarait que « l'obligation de la preuve incombe, ici, à celui qui nie plutôt qu'à celui qui affirme ».

PAUL le COUR a écrit dans « DIEU et les dieux » que « la vie succède à la mort comme la mort succède à la vie et cela bien des fois pour le même être. De même que le soleil disparaît le soir sous l'horizon, il semble éteint pour toujours, mais il ressuscite à l'aube. C'est pourquoi la mort devrait nous laisser parfaitement indifférent. Ce n'est pas dans les cimetières qu'il faut chercher les morts, mais parmi les nouveau-nés ».

Dans son livre « LA VIE MORALE ET L'AU-DELA », Jacques CHEVALIER note « qu'il serait bien étonnant que le refus universel de la mort comme fin de la

vie ne corresponde pas à quelque chose de réel. Les découvertes de l'anthropologie préhistorique ont mis hors de doute le caractère absolument primitif du culte des morts et de la croyance en la survie, qui apparaissent partout étroitement liés. De nos jours, lorsqu'on interroge un individu fétichiste de l'Ouest-Africain, il répond : Je suis un et mon âme est aussi moi-même et quand je meurs, elle s'en va ailleurs ».

C'est la même croyance chez les Noirs de l'Afrique et celle qu'on trouve exprimée chez les anciens Egyptiens.



Le spiritisme ne date que des manifestations de HYDESVILLE qui commencèrent en 1847 et il était inconnu en France avant le F. : RIVAIL, dit Allan KARDEC.

Selon la doctrine spirite, l'homme est composé de trois éléments : l'âme, principe immatériel et immortel ; le corps physique ; le périsprit, sorte de fluide vital et cosmique.

Les métapsychistes tendent à expliquer les phénomènes médiumniques, non par l'intervention d'esprits désincarnés, mais par l'action d'une force encore inconnue, probablement de nature psychique : « Dynamisme universel » dit FLAMMARION ; « Vibrations » dit RICHTER.

« On appelle KARMA, la somme des mérites ou des démérites acquis par l'être » dit notre F. : LÉON DENIS.

« Il faut savoir mourir pour revivre immortel » disent certains Rituels.

« Naître, mourir, renaître et progresser sans cesse, telle est la loi » dit notre F.: Allan KARDEC.

..

Il y a, bien sûr, la position philosophique consistant à ne voir, dans la notion de survivance qu'une pseudo-idée. LE DANTEC s'exprime dans les termes les plus crus : « *Josèphe Joséphait, on lui a tranché la carotide, il s'est vidé de son sang, et maintenant, ça ne Joséphe plus...* ».

Si aucun chirurgien n'a rencontré l'âme sous son scalpel, aucun biologiste n'a fourni une explication matérielle au problème de la vie. Dans son ouvrage « PEUT-ON MODIFIER L'HOMME ? », Jean ROSTAND a reconnu : « *Nos réussites, pour étonnantes qu'elles soient, laissent à peu près intactes les formidables énigmes de la vie* ».

« *La nature, disait le grand savant Eugène BATAILLON, nous ne faisons que la plagier et notre plagiat n'a pas la perfection de l'original. Quand nous réussissons, c'est que sur un point imperceptible, notre logique s'est révélée conforme à une logique qui nous dépasse prodigieusement. L'apprenti-sorcier peut, ça et là, compliquer la voie droite d'un détour, mais dans la limite où la loi souveraine saura la ramener à la route normale* ».

Notre F.: CORNELOUP, qui se dit athée, n'en est pas moins un fervent admirateur de l'œuvre scientifique du R. P. TEILHARD de CHARDIN. « Nous convergeons », a-t-il écrit. Dans son livre « D'ALPHA A OMEGA » il attribue l'apparition de la vie au hasard. Cette séduisante théorie est vivement combattue par LECOMTE du NOUY qui est parvenu à

prouver par un calcul de probabilités, l'impossibilité de cette hypothèse.

Pour arriver au total d'années nécessaires, il faudrait un nombre de 253 chiffres. Ce nombre, auprès duquel les chiffres astronomiques deviennent tout à fait négligeables, dépasse tellement l'imagination qu'il ne signifie vraiment plus rien.

Devant le problème de la vie, en général, un autre F.: athée, du 33^e degré, le Professeur LAPICQUE, répond à notre F.: CORNELOUP : « Je ne vois comme explication possible que l'intervention d'un dieu. J'ajoute que je repousse sans hésitation cette hypothèse qui, pour moi, n'est qu'un aveu d'ignorance. La biologie est pleine de ces problèmes qui nous dépassent. Nous avons, nous biologistes, rempli notre devoir quand nous avons poussé l'investigation à la limite de nos possibilités, si limitées ».

..

Dans le n° d'octobre 1948 du Symbolisme, notre F.: Marius LEPAGE nous indique que les rapports du spiritualisme et du matérialisme ne doivent pas être des rapports d'opposition, mais de complément. Compas et Equerre ne sont-ils pas symboliquement entrelacés dans nos Ateliers Bleus ?

« *Puisque nous évoluons sur Terre, dit-il, il est naturel qu'esprit et matière y soient intimement mêlés. Est donc spiritualiste celui qui accorde aux recherches spirituelles, la primauté sur ce que nous appelons la matière et non l'exclusivité. Est matérialiste, au contraire, celui qui renverse le problème et donne à l'exercice des fonctions purement*

sensorielles la prédominance. Il apparaît que nous avons été lancés dans le cycle des existences et que nous les parcourons pendant un temps indéfini, jusqu'à ce que nous soyons réintégrés dans la grande Unité à laquelle, dans notre impuissance, certains donnent le nom de Dieu. Le but de l'initiation est de nous amener à la délivrance — c'était déjà le but des Hindous — c'est-à-dire à la réintégration dans l'unité primordiale. Ce qui, de prime abord, peut paraître effarant pour notre mental borné dans le temps et dans l'espace, c'est le nombre incalculable de siècles qui naissent, s'écoulent et disparaissent avant que les hommes atteignent à la délivrance ».

« Néanmoins, cette objection s'efface si l'on veut bien se pencher sur la notion de l'Infini et de l'Eternel. Que peuvent être même des milliers de siècles qui passent, au regard de ce qui a toujours existé et qui ne finira jamais ! C'est pourquoi, quel que soit l'endroit où le Destin nous ait placé, il faut toujours demander aux hommes de travailler, non pas pour le moment qui déjà nous quitte, mais pour l'Eternité qui toujours demeure dans son inconcevable Présent ».

..

Oui, mes FF.∴, le travail du Maçon ne s'arrête jamais.

De même que, dans nos voyages initiatiques, nous allons de l'Occident où le soleil se couche, vers l'Orient où le soleil se lève, de même la mort nous conduit à la vie.

« Rappelé à Dieu » dit la formule chrétienne.

« Passé à l'Orient Eternel » reprend le Rituel Maçonnique.



PROPOS SUR LA SAGESSE

par Henri-John OSTIAK

Tout nous semble ridicule et faux tant que nous ne comprenons pas ; mais dès que notre esprit s'ouvre à la compréhension tout devient respectable et vrai (1).

Saint-Jean 5,24 (2).

V.I.T.R.I.O.L. (3)

(1) Oswald Wirth : « L'Imposition des Mains », p. 46.
 (2) « Quiconque croit en Celui qui m'a envoyé à la vie éternelle, car il est passé de la mort à la vie ».
 (3) Sans commentaires...

Humble possesseur d'un inestimable héritage maçonnique, nous contemplons avec la même émotion deux originaux : Le Maître en Méditation devant la Pierre Cubique, et le Maître devant la Planche à Tracer (4) qui, avant nous, ont fait la joie spirituelle d'Oswald Wirth et de Marius Lepage. Ces dessins ornent les ouvrages de la bibliothèque du « SYMBOLISME », et la Revue depuis deux générations. Leur symbolisme est saisissant de réalisme : quintessence de la philosophie de l'Ordre universel et éternel dans toutes les obédiences du monde, caractéristique unique et essentielle du Maçonisme, couronnement de l'ésotérisme Traditionnel sur lequel reposent les fondements de la Maîtrise. En cette nuit limpide et flamboyante de la Saint-Jean d'Été, nous cherchons la Voie de l'Initiabilité dans notre Cabinet de Réflexion. Un chant s'élève dans la nuit, celui du Cygne de Tuonéla, immortalisé par notre F. : Sibélius, symbolisant, tels l'Aigle et le Phénix, le Soleil et l'Or Philosophique — et chantant avant de mourir (5). Le parallélisme est frappant entre la « Bhagavad Gîtâ, poème épique de l'Inde védique, et le « Kalevala », épopée nationale finlandaise, essence même des Kvads, où Kaleva est le géant de la mythologie finnoise, père du héros principal Vainamoinen. Ces récits exposent les éléments essentiels du psychisme universel, plongent leurs racines dans la mythologie des Védas et des Eddas. Dans le mécanisme des contes de fées, on retrouve les archétypes de C.J. Jung et la Connaissance du Monde. La « Bhagavad

(4) Par Henri Bonis, ancien V. : de la Loge « Travail et Vrais Amis Fidèles ».

(5) « Le Symbolisme », n° 368, pp. 158 et 163. Tuonéla : royaume de la Mort dans la mythologie finlandaise.

Gîtâ » et le « Kalevala » sont des documents privilégiés, car les deux épopées sont conservées dans leur forme originale. Nous sommes au cœur des mystères, dont les origines remontent à la préhistoire (LOEFFLER-DELACHAUX). Nous touchons là au plus subtil de l'eschatologie Maçonnique, qui est l'expression des rites initiatiques symbolisant la mort et la résurrection. Exprimés au moyen de mots magiques (MANTRAS), paroles d'incantation, de rituels, qui nous font retrouver le sens du Sacré.

Lorsqu'on tente d'avancer sur le chemin du « Commencement », comme sur celui de la Foi, on ne peut éviter les ornières du doute, ni les éblouissements de la certitude. C'est de cette dualité féconde et salutaire que se cristallise en chacun de nous la découverte du Secret, comme celle de la Révélation. Nous sommes amenés à rechercher les critères qui nous apportent la certitude et éliminent notre doute. A ceux qui excluent d'office toute valeur initiatique, spirituelle et ésotérique à l'Ordre, nous dirons qu'ils n'ont qu'y faire. D'autres clubs, amicales et associations fort honorables et d'une indéniable utilité, sont à leur portée. Qu'ils arrêtent ici leur lecture. Il ne suffit pas de s'intituler « Franc-Maçonnerie » pour être ipso-facto d'essence franc-maçonnique, au sens Traditionnel de cette acception. Nous touchons le point crucial de la discussion contemporaine sur la « régularité », qui a fait couler tant d'encre. Si nous nous étions douté, un seul instant, que tout n'était qu'une vaste mascarade pour grands enfants, travestis, signes mystérieux et autres jeux puérils, tels ceux d'Aleister Crowley ou des politicards de couloirs, nous serions retourné à l'air frais du parvis.

Les soi-disant secrets de Polichinelle ne sont qu'une forme de modestie, que revêt toute association désirant aider et aimer son prochain avec la *discretion* qui sied à ses aspirations morales.

A chaque fois que l'on s'émerveille de la vitalité de la Franc-Maçonnerie, on se demande pourquoi elle a pu survivre, se développer. C'est qu'elle est en possession de valeurs se retrouvant au plus profond de la psychée humaine « *from time immemorial* ». Ceci suppose un ésotérisme universel, immuable, éternel, étant le fondement même de l'attitude de l'homme devant l'Invisible qui l'entoure. Si la Franc-Maçonnerie reposait sur des inventions arbitraires, des symboles conventionnels, elle n'aurait pas droit d'existence et aurait disparu depuis belle lurette, comme une flambée de feuilles mortes. Pour s'en assurer il suffit de s'appliquer à en comparer les caractéristiques avec les théophanies mythico-symboliques universelles et à prouver qu'il y a correspondances. Nous avons fait cette expérience, ce grand Voyage du perpétuel Recommencement sur l'océan mouvementé du doute et des certitudes.



Nous ne sommes que dans l'antichambre de notre laboratoire, dont nous entrouvrons la porte. Parcourez l'archéologie, l'anthropologie, la géologie, la biologie, les mathématiques, l'astronomie, la physique quantique, la métaphysique comparée et les autres disciplines. Ces études vous ramènent à l'énigme de la vie et au doute scientifique. Elles vous apportent la certitude de l'unité des compor-

tements de l'homme. Par temps clair, la Réalité nous apparaît, tel un mirage, qui est le reflet de l'Irréel : rapport entre la science et le sacré, qui ne font qu'un dans l'infini intemporel. Au cours d'un tel Voyage, que de dangers vous guettent, que de révélations vous enchantent. Mystique de la Franc-Maçonnerie : est-ce une invention, un jeu ? La littérature maçonnique contemporaine est déconcertante d'ergotages, de sectarisme, d'intolérance, d'inexactitudes. La connaissance nous vient souvent d'ouvrages non-maçonniques, ou de documents d'histoire pure. Par le travail individuel sur la Pierre Brute, les symboles se dévoilent, se révèlent en une vision cohérente des théophanies archétypes cosmologiques. Tout Apprenti à la recherche de la Vérité est dérouté par des constatations ahurissantes. Entre Ateliers, obédiences, pays, les rituels sont contradictoires et interprétés différemment. Les fameux Landmarks sacro-saints ne tiennent pas, tant ils sont discutés. On déclare seuls « authentiques » les trois Grades de la Maçonnerie Bleue, mais on y greffe de multiples rallonges. Les plus sectaires « reconnaissent » même des systèmes de neuf à douze Grades et ils affirment que christianiser la Maçonnerie aboutirait à sa dissolution finale... mais ils sont toujours « en amitié » avec des Grandes Loges ne recevant que des chrétiens. On prêche l'égalité raciale, mais tout un continent exclut les Maçons de couleur. On voit des Obédiences faire ouvertement du socialisme, voire de la politique, sous le couvert du Maçonisme. Où est la Régularité ? Quel est le Landmark immuable qui régit la conduite des Loges et la vie des Maçons ? Il ne faut aller bien loin pour le découvrir — de ce qui précède on l'aura compris,

mais un misérable ver de terre pousserait-il l'affront à le souffler aux « Grandes Puissances » ? Les Francs-Maçons à Tabliers ne vivraient-ils leur Initiation et n'auraient-ils vu les symboles qui les font participer au Grand Temps ? On ne s'étonnera que le monde profane porte des jugements erronés sur la secte des Illuminés qui s'intitule secrète, alors que son vrai nom devrait être Société Eschatologique.



Un des plus graves préjugés dont la Franc-Maçonnerie se leurre est de s'arroger une exclusivité dans le domaine de la pensée contemporaine. Rien n'est plus faux... Le Maçonnisme, loin d'être une invention brevetée S.G.D.G., est, bien au contraire, le réceptacle de l'ésotérisme traditionnel et universel de tous les temps, de toutes les civilisations, de tous les mythes, remontant à l'aube

de l'humanité. La Franc-Maçonnerie est le reflet des plus pures valeurs de la psychée humaine, répondant à un besoin primordial de l'âme, qui n'a pas changé depuis l'étincelle créatrice, il y a des milliers d'années. En ne faisant preuve d'innovation, elle a sauvé son existence en sauvegardant un héritage. Sans pour autant s'en arroger le patrimoine. Ce n'est pas le fait de la réunion de quatre Loges londoniennes en 1717 qui seul sauva la Franc-Maçonnerie d'une extinction lente et certaine. Ce fut également son élément rituel, les soi-disant « mystères », dont les cérémonies d'admission des candidats étaient entourées, qui développa la Franc-Maçonnerie dite « spéculative ».

On peut accepter ou rejeter l'ésotérisme Traditionnel, basé sur des symboles « païens » que les esprits rationalistes ridiculisent en les traitant de superstitions primitives et magie de « médecin » . Notre foi est irrévocablement basée sur l'affirmation spiritualiste qui s'intitule légitimement Maçonnisme. Nous n'obligeons personne à la partager. Mais tous les éléments du Maçonnisme sont d'essence eschatologique : ses allégories, ses symboles, ses rituels, sa métaphysique. S'il est exact que la Franc-Maçonnerie fut historiquement chrétienne en sa période dite opérative, si l'ésotérisme qu'elle pratique est en tous points conforme à l'ésotérisme Chrétien (6), elle professe, du fait même de cet ésotérisme en tant que tel, une tolérance unique dans les annales de l'histoire de l'humanité, envers la liberté de confession, en se plaçant sous les auspices du G. : A. : des MM. : , qui est la Force

(6) Lui-même héritier du fonds Initiatique commun.

sacrée de l'Ordre. Le critère de la « régularité » n'est pas une reconnaissance basée sur une filiation historique, des principes codifiés ou des interprétations philologiques — mais réside dans l'acceptation spirituelle de l'eschatologie, qui en est le sublime et unique Landmark. Aux détracteurs, qui ne reconnaîtraient pas cette « origine », nous ne les renverrons pas à Eliade, Guénon, Servier, Hani et Bachelard — ou à Dante, Goethe, Mozart et Sibelius — ou aux contes de fées et autres « sources ». Mais nous demanderions qu'ils retournent en Chambre de Milieu, dépouillés de leurs métaux, avant de renier la portée initiatique de l'Ordre.

Sous la voûte bleue étoilée, face au Delta Flamboyant, le Soleil et la Lune symbolisent les mythes de l'éternel retour qui régissent notre globe, comme en l'an 4 000 av. J.-C. à Stonehenge. L'intelligence de l'homme était aussi vive à ces époques reculées qu'à l'heure actuelle. Le Temple, et les cycles Chrétiens, sont une projection eschatologique du cosmos, une vision de la mort et de la résurrection. Toute construction est une nouvelle naissance, chaque initiation est l'accès à une vie nouvelle, chaque retour au tombeau est une résurrection spirituelle, tout nouveau Grade est un rite de passage. Le néophyte meurt à la vie profane pour recevoir la Lumière. La légende d'Hiram est la suprême consécration de ce symbolisme eschatologique. Partout, en Maçonnerie, nous sommes confrontés avec la mort, la caverne, les ténèbres — mais aussi avec la vie, la lumière, l'Orient. Ce cycle régénérateur nous est rappelé dans le symbolisme végétal : Grenades, Epis, Acacia... Tout est soumis au rythme de la vie et de la mort, de l'immortalité. On en constate une réminiscence

subconsciente chez les Nordiques, qui allument les feux de la Saint-Jean d'Été le long des rives, et ceux de l'Avent sur la tête de Santa-Lucia (Lux) à Noël (hiul). Survivance de rites eschatologiques païens et chrétiens, dans une société à religion d'Etat. Dans ces pays, la prédominance du protestantisme a empêché de voir exactement le problème. L'homme a besoin de rites. Le protestantisme a éliminé les rites. Les protestants croient trouver dans les rites Maçonniques un substitut aux rites religieux. Et ils pratiquent en toute innocence des rites sacrilèges, dans lesquels ils mélangent rites Maçonniques et rites Chrétiens. Mais revenons à notre propos. Il est impossible d'avoir une vision Maçonnique du Temple sans réaliser en soi la Transmutation alchimique et le Voyage eschatologique qui mènent à la Vérité. Nous avons tenté d'exprimer cette vision (7), nous n'insisterons pas et mettrons ici un terme à ces réflexions.

« Il est faux de prétendre que le néophyte qui vient d'être initié a vu la Lumière. Il a été baptisé. Il est à l'ombre : il ne fait que regarder, contempler. Il n'a pas la parole : il ne peut qu'enregistrer, réceptionner. Son Mot est Zaob ou Boaz. La Lumière ne fondra sur lui qu'au terme de son apprentissage, lorsqu'il siégera à la Colonne du Midi (Iakin). La Réalisation ne le consacrerait que lorsqu'il sera ressuscité et aura accédé à la Maîtrise.

« Mais il ne vivra initiatiquement que s'il retourne aux ténèbres, en Apprenti qui se renouvelle indéfiniment. Celui qui vit cela physiquement, métaphysiquement, chaque heure de son existence,

(7) « Le Symbolisme », n° 363, p. 144.

est initiabile. Dans cette sublime Triade polyvalente réside le « Secret » réalisable en puissance » (7).

« Si le Verbe est Pensée à l'intérieur et Parole à l'extérieur, et si le monde est l'effet de la Parole divine proférée à l'origine des temps, la nature entière peut être prise comme un symbole de la réalité surnaturelle. Tout ce qui est, sous quelque mode que ce soit, ayant son principe dans l'Intellect divin, traduit ou représente ce principe à sa manière et selon son ordre d'existence ; et, ainsi, d'un ordre à l'autre, toutes choses s'enchaînent et se correspondent pour concourir à l'harmonie universelle et totale, qui est comme un reflet de l'Unité divine elle-même. Cette correspondance est le véritable fondement du symbolisme et c'est pourquoi les lois d'un domaine inférieur peuvent toujours être prises pour symboliser les réalités d'un ordre supérieur, où elles ont leur raison profonde, qui est à la fois leur principe et leur fin. Signalons à cette occasion l'erreur des modernes interprétations « naturalistes » des antiques doctrines traditionnelles, interprétations qui renversent purement et simplement la hiérarchie des rapports entre les différents ordres de réalités : par exemple, les symboles ou les mythes n'ont jamais eu pour rôle de représenter le mouvement des astres, mais la vérité est qu'on y trouve souvent des figures inspirées de celui-ci et destinées à exprimer analogiquement tout autre chose, parce que les lois de ce mouvement traduisent physiquement les principes métaphysiques dont elles dépendent » (8).

(8) René Guénon dans « Regnabit », janvier 1926.

LES PIERRES QUI PARLENT

par Camille SABOURIN

Janvier 1966... Cette pluie qui tombe toujours... Elle succède aux gelées qui elles-mêmes succédaient à d'autres pluies...

Janvier 1966... des maïs pourris... des terres non préparées pour les emblavements de printemps... des vignes non labourées pour l'hiver... cela succédant à des blés pourris sur pied l'été dernier... et ce lent découragement qui gagne les mieux trempés... et cette propagande insidieuse qui nous dit que nous sommes trop... pourtant nous restons si peu... et demain... ? Mais demain... tout sera consommé... Il n'y aura plus de paganus, une page d'histoire aura été tournée et ce sera l'avant dernière.

En grand désarroi un paganus vint trouver le « Revenu » et nous parlâmes...

— « Revenu » ! Après moi, personne ne prendra ma succession...

— Des centaines parlent ainsi...

Le paganus frappa du poing les pierres de la cave... Mais réponds-moi ! Dis quelque chose ! Tu sais écrire... travaille...

— Tu m'em... D'abord tu es un paganus, tu exerces un « sot métier », tu t'adonnes aux tâches viles, tu n'es pas bourgeois, tu n'as pas droit de cité.

— Où as-tu pris cela ?

— Dans Thiers, il a écrit cela en 1848 et bien d'autres choses encore.

— Je ne savais pas.

— Non ! On t'a seulement appris qu'il était le « libérateur du territoire », c'est peu...

— Nous allons demander à un ancien ce qu'il en pense. Suis moi...

Je l'entraînai dans un dédale de caves, à un carrefour nous primes un pot de Chinon... La cave se faisait plus étroite, plus sombre... nous arrivâmes au fond...

— Paganus as-tu connu Lefauchaux de la Pinaidière ?

— Je l'ai connu étant jeune... Il travaille chez Citroën.

— Ça n'est pas lui qui m'intéresse, c'est son grand-père.

— Il est mort en 1890 !

— Frappe la pierre et viens....

Le fond de la galerie s'estompa... Nous entrâmes dans une vaste clairière... Il faisait déjà chaud et à l'ombre d'un cerisier, assis sur un rondin, nous trouvâmes le père Lefauchaux...

— Bonjour étapier.

— Bonjour Revenu.

— Je vous présente Paganus, il voudrait savoir pourquoi il est en train de crever de faim sur 30 hectares quand vous viviez sur 6.

— Pourquoi, tu veux vivre comme en 1890 ! Cela tient à toi ! Tu vends les 24 hectares que tu as en trop et je vais te passer ma méthode.

Je travaillais avec une paire de bœufs et un âne, un airault, une herse, une charrette, une faux, un pic, des outils à bois, c'est à peu près tout. Je récoltais 60 quintaux de blé, j'en vendais quarante,

ajoutes-y des œufs, du miel, quelques moutons, parfois cinq ou six pièces de vin, c'est tout.

— Et vous arriviez ?

— Je ne roulais pas carrosse ! Je marchais à pied et en sabots, je n'avais pas de souliers ; je ne possédais pas de machines, ainsi elles ne se cassaient jamais ; je faisais mon pain, mon vin, mes légumes, mes volailles et mon bois ; j'ai creusé mes caves, ainsi pas de frais de charpentier ni de couvreur.

— Mais que dépensiez-vous ?

— Une pièce de gros drap ou de grosse toile de temps à autre pour se vêtir, du sel, c'est tout..

— Combien vendiez-vous votre blé ?

— Environ un louis le quintal.

— Combien valait un hectare de terre ?

— Vingt, à trente louis. Une paire de bœufs : cinquante à soixante louis, mais je n'en ai acheté qu'une seule dans ma vie.

— ?

— Oui ! Je les achetais à quatre ans et je les revendais gras à 8 ans et avec leur prix j'en achetais une autre paire.

— Vous vendiez bien votre blé ?

— Je sais, le Revenu m'a expliqué, vous le vendez environ six fois moins cher que nous et le vin quatre fois. Avec tes trente hectares tu devrais faire travailler six ouvriers et avoir cabriolet, mais vous avez carrosse à quatre chevaux par équivalence et ça c'est trop !

— Le Revenu vous a-t-il parlé de la dévaluation ?

— Bien sûr ! Mais pourquoi acceptez-vous les assignats ou pourquoi ne les transformez-vous pas immédiatement en or ?

— Il nous est maintenant impossible de faire machine arrière, et puis... vous aviez la vie très dure malgré tout...

— Mais oui mon gars et plus que tu ne le crois, mais justement notre héritage devait vous valoir une vie meilleure, même sans télévision ou carrosse à quatre chevaux ; sais-tu que nous sommes infiniment plus nombreux de ce côté-ci que du vôtre, c'est normal d'ailleurs ; nous avons fait la France avec les moyens dont nous disposions et vous avez souvent rompu la chaîne qui nous reliait à vous, vous paierez cela très cher, car vous allez vous trouver privés d'un immense support... et vous errerez sans but, sombres et désespérés...

Vous avez déplacé mes vieux os ainsi que ceux de beaucoup d'autres en 1905 pour les jeter dans des champs non consacrés, moi, cela m'a fait peu de chose, j'étais « passé » mais pour vous cela est grave.... Vous allez faire brûler vos morts maintenant, ce sera encore plus grave.

— Mais malgré tout nous sommes ici au royaume des morts et...

— Tais-toi ! Tu crois en la vie éternelle, alors ? Tu es ici au pays du « matin calme », à l'étape.... plus loin est le royaume de lumière.

— Mais qu'il faut donc longtemps cheminer sous terre pour arriver ici...

— C'est la loi ! Mais si tu n'oublies pas ta lampe intérieure, celle qui éclaire sans porter d'ombre, tu trouveras le « Passage ».

— Au revoir étapier.

— Salut Revenu, à toi aussi Paganus.

FRANCE

Mme Raymond BECEL, 30, rue Corbineau, 95 Champagne-sur-Oise (habilitée pour satisfaire à toutes les demandes tant des particuliers que des dépositaires et libraires).

Jean CLERBOIS, 40, rue de Gand, 59 Lille.

HAITI

L. ANDRE, rue Henry-Christophe (11. L),
Cap Haïtien.

PAYS SCANDINAVES (Danemark, Norvège, Suède, Finlande)

J.O. HEINEMAN, Odensgate 21, Oslo (Norvège).

SENEGAL

Maurice MAPPA, B.P. 46, Dakar.

SUISSE

Roger STIRN, 6, rue Petitot, (1204) Genève (C.C.P. 1.69.03 Genève).

U. S. A.

Maurice SHIRE, 609, 5th Av. New-York, 10.017 (N. Y.) U.S.A.

AVIS AUX LECTEURS SUISSES ET SCANDINAVES

Il est précisé que pour la Suisse, les abonnements et les renouvellements sont à demander et à payer à notre correspondant, Roger Stirn, 6, rue Petitot, (1204) Genève, C. C. P. 1-6903. Il se charge également de transmettre toute correspondance à la Direction. De même, pour les pays scandinaves, s'adresser de préférence à Heineman, qui centralise la correspondance et la comptabilité.

BIBLIOTHÈQUE du SYMBOLISME

O. WIRTH

Le Livre de l'Apprenti	21.00 »
Le Livre du Compagnon	21.00 »
Le Livre du Maître	21.00 »
L'Imposition des Mains	18.00 »
Notions élémentaires de Maçonnerie .	1.50 »
Serpent Vert	15.00 »
Stanislas de Guaita	10.00 »
Mystères de l'Art Royal	15.00 »
Symbolisme Astrologique	25.00 »
Symbolisme hermétique (derniers ex.)	33.00 »
Symbolisme occulte de la F.M.	15.00 »

CORNELOUP

D'Alpha à Omega : la Vie	6.00 »
--------------------------------	--------

M. LEPAGE

L'Ordre et les Obédiences	9.00 »
---------------------------------	--------

B. LEROY

La Franc-Maçonnerie jugée objective- ment	1.50 »
--	--------

LINDSAY

Le Rite Ecosais pour l'Ecosse	10.00 »
-------------------------------------	---------

Marco PALLIS

La Vie active	5.00 »
---------------------	--------

A. BOUTON et M. LEPAGE

Histoire de la Franc-Maçonnerie dans la Mayenne	24.00 »
--	---------

A. BOUTON

Les F. ^o , M. ^o , manceaux et la Révo- lution française	24.00 »
--	---------

Anciennes années du « Symbolisme ». 1935 à 1938.

L'année	40.00 »
---------------	---------

Pour les ouvrages ci-dessus, adresser les commandes au Directeur
du « Symbolisme », Marius LEPAGE, 23, rue André-de-Lohéac,
53 Laval - C.C.P. 1320-79 Rennes.

Nos dépositaires (voir page II de la couverture) servent
les commandes individuelles.

Les frais d'envoi de 12 % sont à compter en sus de la c

